



## Biens Symboliques / Symbolic Goods

Revue de sciences sociales sur les arts, la culture et les idées

7 | 2020  
Lire en numérique

---

### « Moi, il me faut du papier »

Analyse d'une difficile et inégale conversion des lecteurs et lectrices de romans au numérique

*“Me—I Need Paper.” Analysis of Novel Readers’ Difficult and Unequal Adoption of the Digital Format*

*«A mí me hace falta el papel.» Análisis de una conversión difícil y desigual de lectores y lectoras de novelas a formato digital*

**Emmanuelle Guittet**

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bssg/485>

DOI : 10.4000/bssg.485

ISSN : 2490-9424

#### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

#### Référence électronique

Emmanuelle Guittet, « « Moi, il me faut du papier » », *Biens Symboliques / Symbolic Goods* [En ligne], 7 | 2020, mis en ligne le 20 novembre 2020, consulté le 04 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bssg/485> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bssg.485>

---



BIENS  
SYMBOLIQUES  
SYMBOLIC  
GOODS



PRESSES  
UNIVERSITAIRES  
DE VINCENNES

BIENS  
SYMBOLIQUES  
Revue de sciences sociales  
sur les arts, la culture et les idées



A Social Science Journal  
on Arts, Culture and Ideas  
SYMBOLIC  
GOODS

... chaud. Les jardins et les parcs, à  
as leurs racines et du soleil dans leurs  
ent des cassolettes d'encens et fument  
rfums à la fois. Tout rit, chante et s'ol  
doucement ivre. Le printemps est un  
re ; le soleil aide à faire patienter l'ho  
des êtres qui n'en demandent pas dav  
qui, ayant l'azur du ciel, disent : c'est  
absorbés dans le prodige, puisant dan  
e la nature l'indifférence du bien et d  
lateurs du cosmos radieusement distr  
qui ne compre n°7 / 2020 as qu'on s'occup

Lire en numérique  
*Digital Readings*



**« Moi, il me faut du papier »**

**Analyse d'une difficile et inégale  
conversion des lecteurs et lectrices de  
romans au numérique**

**“Me—I Need Paper”**

**Analysis of Novel Readers' Difficult and  
Unequal Adoption of the Digital Format**

Emmanuelle Guittet

traduction | translation

Daniela Ginsburg



Fig. 1. *Jeune fille au livre*, Maurice Estève (1904-2001)

© [Ville de Bourges. Adapp](http://villedebourges.adapp.com)



Qualifiée de troisième révolution du livre, la lecture numérique a attiré l'attention des chercheurs sur la matérialité du livre (Chartier & Cavallo 2001). Auparavant, le « règne du papier » rendait difficile de se représenter le livre comme un objet matériel (Melot 2014), et ce malgré une histoire du livre marquée par les évolutions techniques (Barbier 2013). Dernière en date de ces innovations, le livre numérique implique une rupture avec les modalités traditionnelles de l'expérience de lecture au format papier, puisqu'il vient d'une part renouveler les éléments de paratexte avec lesquels les lecteurs sont familiarisés (Genette 2002) et, d'autre part, créer un nouveau type d'interaction entre les lecteurs et les œuvres, par le biais de l'écran (Van Cuyck & Belisle 2004).

Le livre numérique apparaît dans un contexte particulier, marqué par trois phénomènes : une perte d'appétence généralisée pour la lecture – Olivier Donnat explique comment le degré d'engagement pour la lecture diminue au sein d'une génération par rapport à la précédente au même âge –, la dévaluation des formes littéraires et artistiques par laquelle la valeur symbolique du livre diminue (Lahire 2011), au profit (et il s'agit de notre troisième point) de nouvelles pratiques audiovisuelles et numériques (Donnat 2009). L'essor de ces nouvelles pratiques dans les loisirs des Français peut expliquer les espoirs ayant accompagné le développement de la lecture numérique, située au carrefour entre cette pratique culturelle distinctive qu'est la lecture de romans et les pratiques numériques. Le livre numérique serait l'outil à même de ramener les lecteurs, et notamment les jeunes – *a priori* plus technophiles que leurs aînés –, vers la lecture.

Les données à notre disposition à cet égard font notamment état d'une prévalence du livre papier sur le format numérique puisqu'en moyenne 68 % des lecteurs lisent exclusivement au format papier contre 1 % exclusivement au format numérique (Vincent

Digital reading, which has been described as the third book revolution, has attracted researchers' attention to the materiality of books (Chartier & Cavallo 2003). Previously, the “reign of paper” made it difficult to represent books as material objects (Melot 2014), in spite of the fact that the history of books has been shaped by technological developments (Barbier 2013). The electronic book, or e-book—the most recent of these innovations—implies a break with traditional modalities of reading, since on the one hand it changes the paratextual elements with which readers are familiar (Genette 1997), and on the other, it creates a new type of interaction between readers and books via a screen (Van Cuyck & Belisle 2004).

E-books emerged in a particular context marked by three phenomena: first, a general loss of interest in reading—Olivier Donnat explains that each generation's degree of engagement with reading decreases in comparison with the previous one; second, the devaluing of literary and artistic forms, which causes the symbolic value of books to diminish (Lahire 2011) in favour of—and this is the third phenomenon—new audiovisual and digital practices (Donnat 2009). The rise of these new practices among the leisure activities of the French explains the hopes that were pinned to the development of digital reading, situated as it is at the crossroads of the distinctive cultural practice of reading literature and digital practices. The enthusiastic discourse that surrounded e-books assumed that they would be the tool that could bring people—especially the young, who in principle are more tech-savvy than their elders—back to reading.

The available data indicate a prevalence of paper books over digital: 68% of readers read exclusively on paper, while just 1% read only digitally (Vincent Gérard & Poncet, for Ipsos/CNL 2019). In spite of the hopes and anxieties that accompanied the development



Gérard et Poncet pour Ipsos et le CNL 2019). Malgré les espoirs et inquiétudes qu'elles peuvent susciter (Bélisle 2004), ces mutations technologiques ne semblent donc pas s'être accompagnées d'un engouement de la part du lectorat.

Les situations vis-à-vis de la lecture numérique sont très contrastées selon les secteurs éditoriaux : celui de l'information technique et scientifique notamment est le plus développé en termes de production, de commercialisation et d'usages (Robin 2016). La lecture de romans, sur laquelle cet article se concentre, est un angle particulièrement intéressant pour analyser la réception du livre numérique. En effet, selon la même étude, 74 % des livres lus sont des romans, qui sont par ailleurs les livres les plus généralement lus dans leur intégralité, en opposition aux livres pratiques par exemple (Ipsos/CNL 2019). La littérature représente donc une grande part du marché éditorial : 24 % des exemplaires de livres vendus en 2016-2017 selon les données produites par le service du livre et de la lecture de l'Observatoire du livre (2018). La littérature est par ailleurs une catégorie dont le passage du papier au numérique altère peu le contenu, contrairement aux manuels scolaires par exemple (Gossin 2004) ; on pourrait donc imaginer que la lecture numérique serait moins déstabilisante pour des lecteur·rice·s réticent·e·s au numérique, lorsqu'il s'agit de littérature. Enfin, il nous semble que la lecture de littérature – en raison de son caractère fortement légitime au sein des pratiques culturelles – rend particulièrement probable un rapport à la matérialité du livre différent de celui qui pourrait être observé pour la lecture d'autres types d'ouvrages.

La réception des œuvres littéraires ne peut se soustraire de leur support. Ainsi il nous semble primordial, afin de produire une connaissance plus fine des pratiques de lecture, de nous attacher à comprendre les mécanismes qui régissent l'adoption ou le rejet de

of digital books (Bélisle 2004), they do not seem to have inspired much enthusiasm among readers.

Digital reading varies widely depending on the editorial sector in question with the technical/scientific sector being the most developed in terms of production, commercialization, and usage of the digital format (Robin 2016). Novel reading, the focus of this article, is a particularly interesting angle from which to analyse the reception of e-books. In fact, according to the same study, 74% of all books read are novels, and novels are also most likely to be read in entirety, in contrast with how-to books, in particular (Ipsos/CNL 2019). Literature represents a significant share of the book market: it accounted for 24% of all books sold in 2016-2017 according to data compiled by the French Ministry of Culture's Book Observatory (*Observatoire de l'économie du livre* 2018). Moreover, the shift from paper to digital format scarcely alters the content of literature, which is not the case with textbooks, for example (Gossin 2004)—and so we might imagine that reading novels digitally would be less disorienting to those hesitant about digital reading than reading content from other sectors. Finally, since reading literature has such strong legitimacy as a cultural practice, novels might be more likely than other types of publication to allow for a different relationship to the materiality of books.

The reception of literary works cannot be separated from their medium. In order to reach a more nuanced understanding of reading practices, we must therefore begin by focusing on the mechanisms that determine whether a reader will accept or reject



la lecture numérique. En revanche, et comme le rappellent Roger Chartier et Guglielmo Cavallo, les livres sont « maniés diversement par des lecteurs de chair et d'os dont les façons de lire varient selon les temps, les lieux et les milieux » (2001). Il s'agit donc pour nous de proposer une approche de la lecture numérique sous l'angle des usages qui en découlent, en accordant une grande importance aux trajectoires des lecteur·rice·s, à la place que trouve la lecture numérique dans leurs représentations du livre ainsi qu'à la manière dont celle-ci s'intègre à l'ensemble de leurs pratiques de lecture, dans la lignée des travaux de Mauger, Poliak et Pudal (2010).

Cet article a donc pour objectif d'interroger et de mettre en relation les représentations associées à la lecture numérique<sup>1</sup> par les lecteur·rice·s et les pratiques effectives qui en découlent, de façon à comprendre notamment pourquoi, alors que la lecture numérique semble avoir connu un plus grand essor dans d'autres pays et dans d'autres secteurs éditoriaux, elle peine à se développer chez les lecteur·rice·s de romans.

Les données sur lesquelles repose cet article ont été produites dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur la lecture de romans et les usages de la prescription littéraire. Bien que non spécifiquement structurée autour de la question de la lecture numérique, elle a néanmoins permis, puisqu'il s'agissait d'étudier les pratiques de lecture de romans dans leur ensemble, de mettre au jour les représentations associées à cette dernière ainsi que les pratiques effectives qui en découlent. Les lecteur·rice·s interrogé·e·s sont âgé·e·s de dix-huit à

1. Lorsque la lecture numérique sera évoquée dans cet article, il s'agira de lecture s'effectuant sur liseuse, puisque c'est cette pratique qui ressort du terrain d'enquête, la lecture sur ordinateur ou tablette étant anecdotique dans les propos recueillis.

digital reading. As Roger Chartier and Guglielmo Cavallo remind us, books are “handled differently by flesh and blood readers whose reading habits vary across time, place, and social milieu” (2003). Thus, following in the footsteps of Mauger, Poliak, Pudal (2010), I propose approaching digital reading from the perspective of actual practices, giving weight to readers' trajectories, the place digital reading has in their representations of books, and the way it fits into their reading practice as a whole.

The goal of this article is to examine and connect readers' representations of digital reading<sup>1</sup> and their actual practices so as to understand, in particular, why digital reading has been slow to develop among French readers of novels, in contrast to other countries and to other types of publication.

The data on which this article are based were gathered as part of my doctoral research on novel reading and practices surrounding book recommendations. While that research was not specifically structured around the question of digital reading, my study of novel reading practices in general gave me insight into the representations associated with digital reading as well as the actual practices that go along with these representations. The readers interviewed are aged between eighteen and sixty-five and live in Paris or the nearby surrounding areas.

1. In this article, “digital reading” refers to reading on an e-reader, since this is the practice that emerged from my fieldwork—reading on computers or on tablets was not commonly mentioned in the statements I gathered. The expressions “digital reading” and “e-reading” are used interchangeably.



soixante-cinq ans, résident à Paris ou en banlieue proche, ont lu au moins un roman au cours des douze derniers mois et sont actif·ve·s (les lecteur·rice·s inactif·ve·s n'ayant pas été interrogé·e·s en raison du plus grand temps libre dont ils/elles disposent et qui peut avoir une incidence sur leurs stratégies d'élection des livres). Pour les atteindre, quatre cent cinquante-sept questionnaires ont été administrés dans un premier temps *via* des canaux diversifiés : devant des librairies et des bibliothèques (13<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris), au sein de réseaux personnels où ils ont été diffusés par effet boule de neige en version papier et en ligne (et avec une population touchée particulièrement hétérogène), au Salon du Livre de Paris, ainsi que sur des blogs de lecteur·rice·s et des forums en ligne. Un regard à la composition sociale de l'échantillon indique une nette prédominance des lecteur·rice·s appartenant à la catégorie des cadres et professions intellectuelles supérieures (42 %) par rapport aux autres catégories (12 % de professions intermédiaires, 24 % d'employé·e·s, 19 % d'étudiant·e·s et moins de 2 % pour les ouvrier·ère·s et les artisan·ne·s, commerçant·e·s et chef·fe·s d'entreprise), ce qui s'explique d'une part par leur nombre à Paris (27,1 % selon les données produites par l'Insee en 2008, ce qui en fait le groupe des PCS le plus représenté à Paris) et d'autre part par une répartition sociale des pratiques de lecture très favorable à la catégorie des cadres et qui peut expliquer leur prévalence dans l'échantillon. Suivant la même logique, 44 % des lecteur·rice·s de l'échantillon sont titulaires d'un bac+5 ou plus, 37 % d'une licence et 14 % d'un baccalauréat. Plus de femmes (68 %) ont également été interrogées, en cohérence avec les données existantes sur la féminisation de la lecture, et de la lecture de fiction (Donnat 2009). Enfin, l'enquête s'est intéressée à l'ensemble du lectorat de romans, et ce quelle que soit la fréquence de lecture des enquêté·e·s : autant de grand·e·s lecteur·rice·s

They had read at least one novel over the previous twelve months and were employed (readers who do not work were not included in the study due to their increased free time, which might affect their strategies for choosing books). To reach these readers, four hundred fifty-seven questionnaires were distributed via various channels: in front of bookshops and libraries (in the thirteenth and fifth arrondissements of Paris); within my personal social network, where they were passed around in paper and online formats via a snowball effect (and where the population reached was particularly heterogeneous); at the Paris Salon du Livre; as well as on online forums and readers' blogs. In terms of the social make-up of the readers in the sample, there is a predominance of executives and knowledge professionals (42%) over other categories (12% belong to mid-level professions, 24% are employees, 19% are students, and less than 2% are labourers or belong to the categories of craftspeople, merchants, or business leaders)<sup>2</sup>. This predominance can be explained by the fact that executives and knowledge professionals are present in great number in Paris (where, according to the French National Institute of Statistics and Surveys, INSEE, data from 2008, they represent 27.1% of the population—making them the largest socio-professional group in Paris), and by the fact that the social distribution of reading practices favours this group. In keeping with that pattern, 44% of readers in the sample group have five or more years of higher education (bac+5), 37% have a BA (licence), and 14% have a high school degree (baccalauréat; hereafter abbreviated as bac). More women (68%) than men were part

2. These are the categories used by the French National Institute of Statistics and Surveys (INSEE): *cadres et professions intellectuelles supérieures; professions intermédiaires; employés; ouvriers; artisans, commerçants, et chefs d'entreprise.*



(lisant plus de vingt romans par an) ont été interrogé·e·s que de lecteur·rice·s moyen·ne·s (entre dix et dix-neuf) et de faibles lecteur·rice·s (entre un et neuf), selon les catégories mobilisées dans les enquêtes sur les « pratiques culturelles des Français » du Département des études, de la prospective et des statistiques (Deps) du ministère de la Culture. Trente-six entretiens semi-directifs ont été conduits dans un second temps, en recrutant les enquêté·e·s parmi les répondant·e·s au questionnaire, et en se rapprochant de la même répartition par sexe, PCS et fréquence de lecture que pour les questionnaires. Ce sont les entretiens qui seront principalement mobilisés dans cet article.

## 1. Un attrait initial pour la praticité du numérique relativement répandu

Il s'agit dans un premier temps de se pencher sur les attraits du numérique tels qu'ils sont perçus par les lecteur·rice·s de romans de notre échantillon, car il s'agit de représentations qui en conditionnent l'accès. La grande majorité des lecteur·rice·s interrogé·e·s au sujet de la lecture de romans sur liseuse – qu'ils/elles aient ou non une pratique effective ou envisagée de lecture numérique – partagent une certaine croyance en les qualités, notamment d'ordre pratique, du numérique. En effet, même des lecteurs et lectrices opposé·e·s à la lecture numérique reconnaissent les avantages potentiels d'une pratique qu'ils/elles décrivent pourtant par ailleurs.

« Moi, il me faut du papier, parce qu'on est déjà toute la journée sur écran, parce que le livre, tu l'emportes partout,

of the study; this fits with existing data on the feminization of reading in general and of novel reading in particular (Donnat 2009). Finally, the survey focused on all readers of novels, regardless of how frequently or rarely they read: frequent readers (more than twenty novels per year), average readers (between ten and nineteen per year), and infrequent readers (between one and nine per year) were all represented. These are the categories of reader used in studies of French cultural practices conducted by the Ministry of Culture's Department of Studies, Future Planning, and Statistics (DEPS). In a second phase, thirty-six semi-structured interviews were conducted by recruiting participants from among the survey respondents and attempting to replicate their distribution in terms of gender, socio-professional category, and frequency of reading. These interviews were the primary source of the information presented in this article.

## 1. Initial and Relatively Widespread Attraction to the Practicality of Digital Reading

First, I would like to focus on what the readers in my sample group perceived as the attractions of the digital format, since these representations condition their adoption of digital reading. Whether or not they had either actual or intentional digital reading practices, the vast majority of readers surveyed shared certain beliefs about the benefits—in particular, the practical benefits—of digital reading. In fact, even readers who were opposed to digital reading recognized the potential advantages of a practice of which they were otherwise critical.

“Me, I need paper, because we're already in front of a screen all day long, and because a book, you can take it





ça a pas besoin de piles, ça n'use rien. T'uses pas tes yeux, moi là-dessus, heu... ça m'attire pas du tout. Après c'est vrai que si tu prends un livre, celui que t'as, ben il te plaît pas, ben tant pis. Alors que le système de liseuses, ben j' imagine que tu peux en télécharger un autre et le prendre quoi. C'est le "pratique" en fait qui fait que ça peut être bien et puis même les bouquins, c'est très lourd, ça a un poids incommensurable, mais c'est beau quoi ! » (Pascale, F, 58, employée, secrétaire, BEP, père maçon, mère femme au foyer, faible lectrice.)

Un certain nombre de caractéristiques jugées utiles et pratiques reviennent régulièrement dans les discours des enquêté·e·s au sujet des liseuses, et ce qu'ils/elles en utilisent ou non. Tout d'abord, la question du poids et de la place prise par les livres au sein du foyer ou pendant le temps de transport revient très fréquemment, particulièrement chez les grand·e·s lecteur·rice·s qui semblent plus concerné·e·s que les autres par ce problème matériel. On voit notamment dans les propos de Pascale comment, bien qu'insuffisante pour engager une pratique effective, la question du poids fait partie intégrante de l'image positive véhiculée par la liseuse, tout comme la possibilité d'avoir plusieurs livres sur soi et donc de passer facilement d'un livre à un autre. Ici, la liseuse apparaît comme à même de déjouer les risques de l'incertitude liée à la qualité des biens symboliques (Karpik 2007), puisqu'une lecture jugée mauvaise pourra être facilement mise de côté au profit d'une autre.

On observe également une saisonnalité dans l'usage de la liseuse, puisque les périodes de vacances sont associées au transport d'un plus grand nombre de livres. Bien que le risque d'endommager l'appareil (par le sable ou l'eau par exemple), d'une perte ou d'un vol soient des facteurs fréquemment évoqués par les lecteur·rice·s, l'attrait que représente la possibilité de porter un grand nombre de livres avec soi reste prépondérant dans les discours.

anywhere, it doesn't need batteries, it doesn't need anything. It doesn't make your eyes tired... [E-reading]—that doesn't attract me at all. But it's true that if you bring a book somewhere and you don't like it, well, too bad. Whereas with the system of e-readers, I imagine you can just download another one. It's the practical side of things that makes it good, and yeah, books are really heavy, they're super heavy but boy, are they beautiful!" (Pascale, F, 58 years old, employee, secretary, certificate of technical education (BEP), father builder, mother housewife, infrequent reader.)

A number of characteristics considered useful and practical were frequently mentioned by study participants on the subject of e-readers, whether they used them or not. First and foremost, the issue of weight and the space taken up by books in the home or during commutes came up very often, especially among frequent readers, who seemed most concerned by this material problem. We see from Pascale's words that the issue of weight, even though it is not enough to lead to an actual practice of e-reading, is an integral part of e-readers' positive image, as is the possibility of carrying multiple books at once and thus being able to switch from one to another with ease. Here, the e-reader appears as a solution to the uncertainty associated with symbolic goods (Karpik 2007), since a text judged to be bad can easily be exchanged for another.

We also observe seasonality in the usage of e-readers, since vacation times are associated with transporting a greater number of books. Although the risks of damaging an e-reader (with sand or water for example), losing it, or having it stolen were frequently mentioned, the attraction of being able to carry more books remained preponderant in readers' discourse.



D'autre part, la révolution numérique a provoqué, y compris pour le livre papier, des mutations dans les modes d'approvisionnement en livres. L'apparition de nouveaux acteurs – les librairies en ligne, dont la plupart sont en réalité des plateformes de vente en ligne – est venue concurrencer le marché traditionnel du livre. Selon Vincent Chabault, la population achetant en ligne est composée à 60,3 % de femmes, d'une majorité de jeunes<sup>2</sup>, à plus de 27 % de Parisien·ne·s (ce qui peut sembler paradoxal en raison de la forte concentration parisienne en équipements culturels, mais s'explique par le profil plus fortement doté en capital scolaire et plus consommateur de biens culturels que le reste de la population), et trois PCS sont surreprésentées : les cadres et professions intellectuelles supérieures, les professions intermédiaires, et les étudiant·e·s (c'est-à-dire les trois PCS dont les membres sont les plus dotés en capital scolaire) (Chabault 2013). Il s'agit donc principalement de diplômé·e·s urbain·e·s et actif·ve·s, vivant en région parisienne ou d'autres grandes villes de France. Il revient également sur les motivations poussant les lecteur·rice·s à se procurer des livres en ligne : la (re)connexion au marché du livre (en cas d'éloignement), l'accès à une offre exhaustive et étrangère, le confort d'achat (ne pas se déplacer, gagner du temps), la possibilité pour les lecteur·rice·s d'adopter un comportement fondé sur la rationalité économique (chercher les meilleurs prix), et enfin l'accès à des services personnalisés (comme les emballages cadeaux). Ce qu'on constate dans l'ensemble des cas, c'est que ce qui distingue l'achat de livres en ligne des autres modes d'approvisionnement, est la promesse de libérer les lecteur·rice·s de l'ensemble des contraintes pesant sur l'achat de livres : horaires, déplacement, difficulté à trouver les livres souhaités, etc. Que ces promesses soient remplies ou non, cela nous permet de comprendre que pour les lecteur·rice·s de notre échantillon, bien que disposant à Paris d'une multitude de lieux où effectuer leurs

---

2. 41 % des acheteur·se·s ayant entre 18 à 29 ans, 34,3 % entre 30 et 49 ans.

The digital revolution has changed the way books are acquired, including paper books. The appearance of new actors—online bookstores, most of which are actually online sales platforms—has created new competition for the traditional book market. According to Vincent Chabault, online book buyers are 60.3% women, and mostly young<sup>3</sup>, and more than 27% live in Paris (which might seem paradoxical given the high concentration of bookshops and other purveyors of cultural goods in Paris, but can be explained by the fact that Parisians have greater educational capital and consume more cultural goods than the rest of the population). Three socio-professional categories are over-represented: executives and knowledge professionals; mid-level professionals; and students (in other words, the groups with the most educational capital) (Chabault 2013). They are mostly city-dwelling, employed college graduates living in or near Paris and other major cities in France. Chabault also points to the reasons why readers choose to procure books online: the ability to access or re-access the book market (if they are located in geographically remote areas); access to a comprehensive inventory, including foreign works; convenience (not having to go anywhere, saving time); the ability to practise economically rational behaviour (finding the best prices), and finally, access to personalized services (for example, gift wrapping). We can observe that what distinguishes buying books online from other forms of acquiring them is the promise that readers will be freed from the constraints that otherwise limit book-buying: being restricted to specific hours of purchase, having to travel, difficulty in finding the book they are looking for, etc. Whether or not this promise is fulfilled, it allows us to understand why, to the readers in my sample, online buying appeared to be most free from limitations, even though they had a multitude of options for purchasing books available to them in Paris, as well as numerous tools to help find

---

3. 41% of buyers are between 18 and 29 years old; 34.3% are between 30 and 49 years old.



achats, couplés à une multitude d'outils en librairies indépendantes ou chez les grands distributeurs de produits culturels pour parvenir à trouver le livre de leurs choix, l'achat en ligne se présente comme le mode d'approvisionnement le plus libéré de toutes contraintes — 41 % des répondant·e·s affirment qu'il leur arrive d'acheter des livres (tous formats) en ligne. Bien que le constat ne concerne pas spécifiquement le livre numérique, ce dernier est particulièrement touché par ces mutations du marché du livre puisqu'il est tributaire du téléchargement en ligne.

Ce mode d'approvisionnement vient par ailleurs libérer les lecteur·rice·s du regard du libraire, ou de celui d'autres client·e·s — tels que ces regards, véritablement méprisants ou non, sont ressentis. Cet aspect est principalement évoqué par les lecteur·rice·s d'une littérature de « genre » comme une contrainte les poussant à éviter les librairies et autres grands distributeurs de produits culturels :

« Sur Amazon, c'est vrai que c'est simple quoi, t'as accès à un catalogue qui est juste immense, heu... T'as des frais de port à 1 centime à cause de la loi débile qui est passée, parce que le problème, quand tu vas dans une librairie, c'est que, surtout à l'époque où je lisais de la *fantasy* urbaine, déjà les gens ils te regardaient, genre "qu'est-ce que c'est que ça ?", alors pour peu que tu tombes sur un libraire un peu élitiste : "ah ben ça, ce n'est pas des vrais romans", ou je me souviens d'une fois où j'avais demandé des *Aventure et passions*<sup>3</sup>, donc ça en effet on ne les trouve que dans ce qui est les [hypermarchés] Carrefour, les Leclerc et tout ça, et moi au début je savais pas et j'ai demandé à un vendeur de la Fnac et il m'a répondu : "non, ici on vend des vrais livres."

---

3. Collection de romans appartenant au genre de la romance historique, publiée par J'ai lu.

books of their choice, whether in independent bookstores or in the major chains selling cultural products: 41% of respondents stated that they buy books (in any format) online. Although these data do not refer specifically to digital books, these changes in the book market affect digital books in particular, since they are downloaded online.

In addition, buying books online frees readers from the potentially scornful eyes of bookstore employees and other customers, who may or may not in fact judge them with contempt. This feature of online buying is mostly mentioned by readers of "genre fiction" in explaining why they avoid bookstores and other major vendors of cultural products:

"On Amazon, it's really easy, you have access to a catalogue that's just huge... Shipping is only 1 *centime* because of that idiotic law they passed, and the problem is when you go to a bookstore, especially when I used to read urban fantasy, in general people already are looking at you like 'what the heck is that?', and then if you happen to go to a bookstore that's even a little bit elitist it's like 'oh, that's not a real book.' I remember one time I asked for *Aventure et passions*<sup>4</sup>, which, yeah, is sold in supermarkets, and in the beginning, I didn't know, and I asked a salesperson at FNAC<sup>5</sup> and he said 'No, here we sell real books.' And for me, that kind of stupid elitism... Because yeah, to a lot of people,

---

4. A collection of historical romance novels published by J'ai lu.

5. FNAC is a French superstore that sells all kinds of cultural goods, comparable to Barnes and Noble in the United States.



Et moi ce genre d'élitisme à la con... Parce qu'en effet y'a beaucoup de gens, quand tu leur montres ce genre de bouquins, pour eux tu lis pas, quoi. Et ça m'énerve, je suis désolée, il n'y a pas une lecture mieux qu'une autre, et sur Amazon tu ne te confrontes pas à ce jugement vu que t'es sur un site Internet. Tu achètes dès que tu veux, même à 23 h si tu veux acheter un livre, ben Amazon c'est ouvert, et y'a personne qui te regarde en caisse : "ah vous avez acheté ça, hum." » (Émilie, F, 31 ans, employée, agent d'exploitation informatique, licence d'archéologie, père cadre commercial, mère enseignante spécialisée, grande lectrice.)

Bien que cette posture ne soit pas la plus répandue parmi les lecteur·rice·s interrogé·e·s – la plupart faisant preuve de bonne volonté culturelle, y compris lorsque leurs lectures ne sont pas les plus légitimes (Bourdieu 1979a) –, cet extrait d'entretien apporte un éclairage sur un certain type de violence symbolique pouvant être subi au moment de l'achat par les lecteur·rice·s de « genre » et nous renseigne sur d'autres types de motivations pouvant favoriser le numérique quant à l'accès aux livres<sup>4</sup>. L'achat en ligne permet une anonymisation ressentie (bien que paradoxale au vu des données dont disposent les sites marchands au sujet des consommateur·rice·s), l'absence d'interaction avec des professionnel·le·s du livre permettant aux lecteur·rice·s d'éviter de s'exposer à des jugements portés sur leurs lectures. Si l'exemple d'Émilie est rare dans l'échantillon, au titre de l'intensité de la violence symbolique relatée, d'autres attitudes d'opposition sont fréquentes vis-à-vis des professionnel·le·s de la prescription et du livre, et de nombreux·ses lecteur·rice·s évoquent un refus de se rendre en librairie. À ce sujet, il est possible d'émettre l'hypothèse que ce cas de figure concerne un grand nombre de lecteur·rice·s,

---

4. Le même argument étant mobilisé pour les livres au format papier et pour les livres numériques.

if you show them that kind of book, they don't consider that reading. And that gets on my nerves because, I'm sorry, there's no kind of reading that's better than another kind, and on Amazon you don't have to deal with that kind of judgment since you're on a website. You can buy whenever you want, even at 11 at night, if you want a book, well, Amazon is open and there's no one looking at you at the cash register like 'Ohh, that's what you're buying, hmm.'" (Émilie, F, 31 years old, employee, computer technician, BA in archaeology, father business executive, mother special education teacher, frequent reader.)

Although this is not the most common position held by the readers I studied—most of them demonstrate cultural goodwill, including when their reading is not considered legitimate (Bourdieu 1984)—this interview extract sheds light on the symbolic violence that readers of “genre fiction” might experience when purchasing books, and points to other types of motivation that might push book buyers into the digital realm<sup>6</sup>. Online buying allows for a feeling of anonymity (which is somewhat paradoxical given all the data retail websites collect on their customers), and the absence of interactions with booksellers means readers can avoid being judged for their choice of reading material. Although Émilie's case is unusual among the sample group in terms of the intensity of the symbolic violence she describes, attitudes of opposition to book recommendations and to book professionals were common, and many readers mentioned that they refuse to go to bookstores. We may hypothesize that this is the case for many readers who are undoubtedly difficult to include in studies such as the present one, precisely because they operate outside traditional book networks. The ability to avoid the eyes of others when purchasing books overlaps with the ability to read in public spaces without anyone

---

6. The same argument was used for paper and for digital books.



et sans doute ceux/celles qui sont les plus difficiles à intégrer à une enquête de ce type, justement parce qu'ils/elles naviguent hors des réseaux du livre traditionnels. La possibilité de ne pas être confronté au regard de l'autre au moment de l'achat trouve d'ailleurs son prolongement dans celle de pouvoir lire dans les lieux publics sans que quiconque puisse savoir ce qui est lu, ce qui n'est pas sans rappeler la pratique plus ancienne de l'apposition de jaquettes sur les livres papier.

La gratuité de certaines œuvres tombées dans le domaine public est un autre attrait revenant dans la plupart des discours recueillis. En effet, la possibilité de télécharger gratuitement un très grand nombre d'œuvres littéraires classiques francophones ou traduites vient bouleverser un marché ordinairement régulé par le prix unique du livre. Qu'ils y aient recours ou non, il s'agit, pour l'ensemble des lecteur·rice·s interrogé·e·s, d'un argument incontestable en faveur de la lecture numérique.

Pour des lecteur·rice·s en langue étrangère ou d'œuvres peu ou mal diffusées en librairies, la liseuse est également perçue comme avantageuse en raison du téléchargement rendu possible d'œuvres difficiles à se procurer autrement, qui plus est sans délais de livraison. De nombreux·ses enquêté·e·s évoquent l'immédiateté de l'accès au livre permis par la liseuse, ce qui, dans la plupart des discours, apparaît comme un des avantages principaux de ce support.

Enfin, si de nombreux·ses enquêté·e·s mentionnent leur embarras devant l'impossibilité de prêter des livres numériques, d'autres (plus technophiles certainement) évoquent à l'inverse les multiples possibilités de s'échanger les fichiers numériques (qu'il s'agisse de se les envoyer ou d'exploiter les possibilités de connexion entre les appareils, comme c'est le cas de la *Kindle* d'Amazon).

knowing what one is reading—recalling the older practice of hiding a book under a plain or different jacket.

The fact that works that have entered the public domain can now be accessed for free constitutes another point of attraction to digital reading mentioned by multiple respondents. Indeed, the ability to download, free of charge, a plethora of classic works of both French and foreign literature has profoundly altered a market ordinarily governed by the fixed book price law. Whether or not the readers in my study downloaded such works, the ability to do so represented an incontestable argument in favour of digital reading.

For readers of foreign or hard-to-find books, e-readers are also seen as advantageous because they make it possible to access books that would otherwise be difficult to acquire—and one does not have to wait for them to be delivered. Many respondents mentioned the immediacy of access provided by e-readers as one of the principle benefits of the medium.

Finally, while many respondents mentioned not liking the fact that they could not lend out their digital books, others (certainly more tech-savvy readers) described various ways of exchanging digital files (either by email or by connecting their device to other devices, something that Amazon's Kindle, for example, allows).



Avec le numérique, la lecture s'enrichit de nouvelles possibilités, dont les lecteur·rice·s interrogé·e·s se saisissent plus ou moins, bien que leurs représentations vis-à-vis de la praticité de la liseuse soient majoritairement positives. À l'instar de Paul Gaudric, Gérard Mauger et Xavier Zunigo, qui relèvent chez les lecteurs et lectrices des représentations positives associées à « l'immédiateté de l'accès aux biens culturels », à l'économie d'espace permise par la dématérialisation culturelle, ou encore à la capacité de stockage des liseuses associée à un faible poids (2016), j'ai donc pu relever au sein de mon échantillon un ensemble de discours très positifs portés sur la lecture numérique.

## 2. Des formes d'attachement à l'objet-livre

Néanmoins, et malgré cette unanimité des discours vis-à-vis de la praticité des liseuses, la lecture numérique rencontre un certain nombre de freins qui limitent son développement chez les lecteur·rice·s de romans.

### 2.1. Un attachement sensoriel à la lecture papier

Les publics du livre présentent, en comparaison avec les publics d'autres médias, un attachement particulier à l'objet, qui ressort constamment des propos recueillis. Ceci tient à la sacralisation d'une pratique rejaillissant sur son support (et *vice versa*), et l'on peut observer ces rapports très enthousiastes à la lecture sur papier chez un grand nombre de lecteur·rice·s présentant pourtant des caractéristiques distinctes. Les enquêté·e·s évoquent en effet spontanément et fréquemment le livre en tant qu'objet tout d'abord, puis en tant qu'objet donnant lieu à une expérience spécifique. Ce sont alors les sens qui sont invoqués : la vue évidemment, celle d'un bel objet, mais également l'odorat – combien de lecteur·rice·s mettent en avant l'odeur des livres comme preuve de la supériorité de l'expérience de lecture papier sur le numérique ? – l'ouïe avec

Digital technology enriches reading with new possibilities, of which the readers I studied were aware to varying degrees, although the majority had positive representations of the practicality of e-readers. I found a very positive discourse on digital reading within my sample group, as was the case for Gaudric, Mauger and Zunigo (2016), who found that readers have positive representations associated with the "immediacy of access to cultural goods," the space saved by cultural de-materialization, and the ability of e-readers to store many works without adding weight.

## 2. Forms of Attachment to the Book-Object

Nevertheless, in spite of this unanimous agreement as to the practicality of e-readers, there are a number of obstacles that limit the development of digital reading among readers of novels.

### 2.1. A Sensory Attachment to Reading on Paper

In comparison with the audience for other media, book readers display a particular attachment to the object in question, something that constantly surfaces in their words. This is the result of the sacralization of a practice spilling over onto the medium that supports it (and vice versa), and among many readers—readers who are quite different in other respects—we observe very enthusiastic accounts of reading on paper. Respondents spontaneously and frequently mention books as objects first and foremost, and then as objects that give rise to a specific experience. In doing so, they evoke the five senses: sight, of course—the appearance of a beautiful object—but also smell (many readers pointed to the smell of books as proof of the superiority of reading on paper over digital reading), hearing (the sound of the pages turning), and touch (the



le bruit des pages qui tournent et enfin le toucher des pages et les distinctions opérées à ce titre entre différentes qualités de papier. Les sens sont ainsi particulièrement mis en avant lorsqu'il s'agit de défendre le livre papier, bien souvent avec passion et véhémence. Si la vue et le toucher permettent déjà d'opérer des distinctions au sein de l'offre éditoriale (entre les maisons d'éditions, les couvertures, les formats, etc.), l'odorat et l'ouïe semblent être associés à des sensations propres à l'expérience de lecture en général, ainsi qu'à des lieux du livre (bibliothèques et librairies), et s'accompagnent, dans les propos recueillis, de soupirs d'extase à l'évocation de toutes ces odeurs, de tous ces bruits, ce qui achève d'ancrer résolument la lecture de livres papier dans une approche sensuelle de la pratique.

« Je veux garder le papier ! Je suis absolument contre, je vois bien l'intérêt, mais si tu veux, l'objet... j'ai plein de gens autour de moi qui en ont, mais tu... je pense que tu perds un truc qui fait partie de toute l'expérience de lire un bouquin, qui est le rapport à la page, au bruit, au froissement, une espèce de geste également ou une attention que tu dois avoir vis-à-vis du bouquin. C'est rigolo parce que moi, quand je lis mes bouquins, j'y fais attention, ils restent généralement... J'essaie de les garder presque aussi immaculés que je les ai eus, quoi. Les bouquins de ma copine, ils sont froissés, elle défonce les bouquins. Moi, tu vois, j'essaie d'y faire attention et je pense que préserver l'état du bouquin, ça fait partie de ma manière de lire et de mon expérience de lecture. »  
(Alexandre, H, 28 ans, cadre, consultant en stratégie, bac+5, père directeur d'établissements scolaires, mère institutrice spécialisée, grand lecteur.)

Alexandre évoque ici l'ensemble de cette expérience sensorielle et la met en lien avec le statut particulier qu'il accorde au livre et à la lecture. Le soin apporté à ses livres, l'importance de les conserver

feeling of the pages and the differences between various qualities of paper). The senses are particularly foregrounded when readers defend paper books, often with passion and virulence. While sight and touch make it possible to draw distinctions between various books on offer (between different publishing houses, different covers, formats, etc.), smell and hearing seem to be associated with sensations common to all reading experiences, and with sites such as libraries and bookstores. During interviews, the mention of all these smells and sounds was accompanied by sighs of ecstasy—ultimately, definitively marking reading on paper as a sensory practice.

“I don't want to lose paper books! I am absolutely against [digital reading], I definitely see the attraction, but the object, you know... a lot of people around me have [e-readers] but you... I think you lose something that is part of the whole experience of reading a book, the relationship to the page, the sound, the rustling, and a kind of gesture and attention that you have to have in relation to the book. It's funny because when I read books, I'm careful, they usually stay... I try to keep them as immaculate as when I got them, you know. My girlfriend's books, they're all worn, she destroys books. But me, you know, I try to be careful and I think that keeping books in good shape, that's part of how I read, part of my experience of reading.” (Alexandre, M, 28 years old, executive, strategy consultant, bac+5, father school principal, mother special education teacher, frequent reader.)

Here, Alexandre evokes the totality of the sensory experience of reading and connects it to the specific status that books and reading have for him. The care with which he treats his books,



« immaculés », montrent également le rapport au sacré entretenu avec ces livres qui, si leur matérialité est mise en avant, sont loin d'être de simples objets.

« L'expérience de lire... C'est pour ça que je peux pas lire sur des liseuses électroniques. J'ai beaucoup de mal, c'est qu'il y a... C'est vraiment une expérience entre le livre et le lecteur, un vécu physique, c'est pas seulement des mots sur du papier et... C'est vraiment difficile à expliquer. C'est vrai que, quand on met des mots là-dessus, on a l'impression que c'est très bizarre. Je passe pour un fétichiste du livre, mais c'est vrai que c'est pas pareil. Du coup je comprends aussi les gens qui n'aiment pas prêter les livres, parce qu'ils n'aiment pas qu'ils soient lus par d'autres gens, qu'ils soient dans les mains d'autres personnes, même si les autres personnes vont en prendre soin. C'est à la fois quelque chose qu'on veut faire partager, le texte, mais l'exemplaire, lui, est plutôt intime. » (Stéphane, H, 32 ans, cadre, chercheur, doctorat, père militaire, mère femme au foyer, grand lecteur.)

Ces propos recueillis auprès de Stéphane montrent comment l'expérience physique de la lecture papier induit un rapport intime entre le livre et son lecteur. Cette intimité de l'expérience de lecture sur livre papier se complète fréquemment du besoin de posséder, de prêter et d'exposer les livres chez soi.

## 2.2. Le besoin de posséder les livres

La possession des livres est l'un des signes les plus forts de l'attachement à l'objet-livre. Lorsqu'ils parlent de livres, les lecteurs et lectrices interrogé·e·s se réfèrent d'abord en effet à la définition matérielle de l'objet, en tant que forme de « capital culturel objectivé » (Bourdieu 1979b). Cette volonté de posséder les livres est centrale chez la grande majorité des enquêté·e·s, tous profils confondus, et elle se manifeste notamment – outre le fait de freiner

and the importance he gives to keeping them “immaculate” also demonstrate a sacred relationship to books, which, although their materiality is foregrounded, are far from being mere objects.

“The experience of reading... That's why I can't read on e-readers. I have a lot of trouble with that, it's because there is... There's really an experience between a book and a reader, it's a physical experience, it's not just words on paper and... It's really hard to explain. It's true that once you put it in words, it seems really bizarre. You'd think I had a book fetish, but it's true that [reading on an e-reader] is really not the same. So I understand why people don't like lending books, because they don't want other people to read them, they don't want them to be in other people's hands, even if those people are going to take care of them. It's both something you want to share—the text—but the copy itself, that's more personal.” (Stéphane, M, executive, researcher, doctorate, father in the military, mother housewife, frequent reader.)

Stéphane's words show how the physical experience of reading on paper leads to an intimate relationship between a book and its reader. This intimacy is often complemented by a need to possess books, to lend them out, and to display them in one's home.

## 2.2. The Need to Possess Books

Owning books is one of the strongest signs of attachment to books as objects. In fact, when the readers in my study spoke of books, they referred to them first as material objects, as “objectified cultural objects” (Bourdieu 1979). The desire to possess books was front and centre for the vast majority of respondents of all types, and in addition to posing an obstacle to practices of digital reading, it was manifested in particular in a refusal to take books out from





les pratiques de lecture numérique – par la non fréquentation des bibliothèques ou le refus d'emprunter à des tiers. Dans son enquête portant sur les livres de chevet, Clara Lévy évoque ce transfert s'opérant entre les « qualités internes à l'œuvre littéraire » et ses « qualités matérielles », et justifiant chez les lecteur·rice·s de livres de chevet la possession et la proximité avec l'ouvrage (Lévy 2015).

Ce « besoin » de possession — évoqué en ces termes par les enquêté·e·s — a donc des effets sur les canaux d'approvisionnement en livres. Les lecteur·rice·s interrogé·e·s ne se réfèrent pas à l'existence d'un fichier numérique dans leur ordinateur ou leur liseuse comme à un livre possédé, et les discours portant sur les réticences à emprunter des livres trouvent leur fondement dans les mêmes difficultés que ceux visant à disqualifier la lecture numérique.

Joëlle Bahloul évoquait déjà cette question dans son enquête sur les faibles lecteur·rice·s, lorsqu'elle écrivait que certaines lectrices rachetaient les livres lus après les avoir empruntés à des tiers, le livre aimé devant « figurer dans le stock personnel et personnalisé d'imprimés disposés en témoignages de portions de vie » (Bahloul 1988). Certain·e·s lecteur·rice·s, en effet, relatent dans leurs expériences de lecture des emprunts se transformant par la suite en achats du même titre :

« Quand j'aime beaucoup, j'ai besoin de posséder. Donc il m'arrive qu'on me prête un livre et qu'après je l'achète, parce que je le trouve tellement bien que j'ai besoin de le garder. Heu..., ensuite, ... on peut me prêter des livres, et je vais les rendre... » (Sabine, F, 36 ans, cadre, directrice marketing et commercial, bac+5, grande lectrice, père mécanicien, mère ouvrière en usine.)

C'est toute l'ambivalence pesant sur les biens d'incertitude (Karpik 2007) : pour s'assurer de leur qualité, il faut les

libraries or to lend them. In her study of bedside books, Clara Lévy discusses the transfer that occurs between the “internal qualities of a literary work” and its “material qualities,” which, for readers of bedside books, justifies owning and remaining close to the book-object (Lévy 2015).

The “need” to own books—that is how the study participants themselves phrased it—thus affects how books are acquired. The respondents did not see having a digital file on their computer or e-reader as owning a book, and their reasons for being reluctant to lend out their books were the same as those that ruled out digital reading.

Joëlle Bahloul has discussed the issue of book lending in her study on infrequent readers, writing that some readers would buy their own copy of a book after having read a borrowed copy—the beloved book had to “appear as part of their own personal and personalized stock of printed matter, arranged as a testament to various parts of their lives” (Bahloul 1988). Indeed, some readers in my study described borrowing books and then purchasing them:

“When I like a book a lot, I need to own it. So sometimes someone lends me a book and then I buy it, because I think it's so good I need to keep it... And... I mean... you can lend me a book, and I'll give it back.” (Sabine, F, 36 years old, executive, marketing and sales director, bac+5, frequent reader, father mechanic, mother factory worker.)

Here we find all the ambivalence surrounding goods of uncertain quality (Karpik 2007): to ascertain their quality, one must “consume”



« consommer », ici les lire. Bien qu'il soit possible de se procurer un livre déjà lu, toute expérience de lecture en découlant n'est plus qu'une relecture. Or, les relectures de romans sont marginales dans les pratiques évoquées par les enquêté·e·s. Il s'agit donc bien souvent d'acheter un livre déjà lu avec pour unique finalité de le posséder ou alors, pour les lecteur·rice·s dont la lecture est très ancrée dans les sociabilités, de les faire circuler dans leur réseau amical et familial. Il est donc possible de concilier emprunt et possession des livres, en suivant cette logique de découverte par emprunt, puis de constitution d'une bibliothèque, par l'achat des livres lus antérieurement. Néanmoins, de nombreux·ses lecteur·rice·s – les plus attaché·e·s à l'objet-livre –, considèrent l'emprunt ou le téléchargement de livres numériques comme des pratiques d'approvisionnement inenvisageables.

L'attachement non seulement au livre papier en général, mais également à l'unicité d'un exemplaire – attachement paradoxal dans le contexte d'une production de masse (Benjamin 1935) – peut donc amener certain·e·s lecteur·rice·s, comme la lectrice citée ci-dessus, à racheter un livre neuf à rendre en lieu et place de l'exemplaire emprunté, de façon à garder l'exemplaire lu. Ces comportements relatés par les lecteur·rice·s, parfois avec humour et autodérision, révèlent un attachement très fort à l'objet sur lequel une expérience de lecture a pu s'appuyer.

On observe néanmoins des disparités entre lecteur·rice·s quant au besoin de posséder les romans lus. Si le livre a de manière générale un statut qui le distingue d'autres objets de loisirs, et si la plupart des lecteur·rice·s font référence plus ou moins directement à sa sacralité, il n'en est pas moins flagrant que les rapports à l'objet-livre varient, notamment selon la position sociale occupée par les lecteur·rice·s : toutes et tous ne vont pas jusqu'à racheter des livres déjà lus, ou même jusqu'à trouver des parades à l'obligation de

them—in this case, read them. While of course one may acquire a book that one has already read, any subsequent experience of reading it will be merely a re-reading—and I found that the practice of re-reading novels was uncommon among respondents. Thus, it is often a matter of buying a book that one has already read purely in order to possess it, or, in the case of those readers for whom reading is strongly anchored in sociability, to circulate it among one's network of friends and family. It is thus possible to reconcile borrowing and owning books: readers discover books by borrowing them and build their personal libraries by buying them afterwards. Nevertheless, many readers—those most attached to book-objects—find both borrowing books and downloading digital ones inconceivable.

Attachment not only to paper books in general but to a specific, unique copy—a paradoxical attachment in the context of mass production (Benjamin 1935)—may lead some readers, like the one cited above, to buy a new copy of a book to give back instead of the one they had borrowed, in order to be able to keep the copy they had read. These behaviours, which readers often described with humour and self-deprecation, reveal a very strong attachment to the object that serves as the basis for a reading experience.

Nevertheless, we observe some disparities between readers in terms of their need to own the books they have read. While books in general have a status that distinguishes them from other recreational objects, and while most readers invoke their sacredness more or less directly, it is striking that relations to the book-object vary, in particular depending on a reader's social position: not all readers go so far as to buy books they have already read, or go to great lengths to avoid having to give a book back. Therefore, we must



rendre un livre. Il est donc nécessaire d'interroger les conditions d'un tel rapport à l'objet-livre.

Si l'ensemble du lectorat semble attaché à la possession des livres – et l'enquête récente d'Ipsos pour le Centre national du livre en atteste, lorsqu'elle nous apprend que 72 % des lecteur·rice·s interrogé·e·s « préfèrent lire des livres qui leur appartiennent » (Ipsos/CNL 2019) –, des disparités existent entre les lecteur·rice·s selon leur position et origine sociales.

En effet, selon des facteurs tels que la position occupée ou la mobilité sociale, l'attachement à l'objet-livre et à sa possession semble varier. Il ne s'agit pas d'affirmer que les lecteur·rice·s appartenant ou issu·e·s des classes supérieures ne sont pas attaché·e·s à l'objet-livre, puisque la majorité du lectorat semble attachée à sa matérialité et accorde au livre un statut propre : les autres objets aux fonctions concurrentes (télévision, magazines, équipement numérique, etc.) sont fréquemment jugés moins beaux, moins importants, moins dignes d'être possédés, et sont moins mis en avant, voire ne sont pas évoqués.

En revanche, on observe que, dans les pratiques relatées, les seul·e·s enquêté·e·s indiquant un relâchement vis-à-vis du livre en tant qu'objet sont issu·e·s des classes supérieures ou en font partie et sont fortement doté·e·s en capital culturel (notamment scolaire – toutes et tous étant titulaires d'un bac+5).

« Souvent j'ai tendance à, quand j'apprécie un livre, donner la référence, parce que je sais aussi les goûts des gens, dont je connais les lectures, voire à prêter ou même à donner. Je donne beaucoup de mes livres en fait. » (Thibaut, H, 34 ans, employé [mais était cadre], agent de surveillance [mais travaillait dans la finance], bac+5, lecteur moyen, père chef d'entreprise, mère femme au foyer.)

investigate the conditions that determine relations to the book-object.

While all readers seem attached to owning books—the recent Ipsos survey for the Centre National du Livre indicates that 72% of the readers studied “prefer to read books that belong to them” (Ipsos/CNL 2019)—disparities exist between readers as a function of their social positions and origins.

Indeed, attachment to books as objects and to owning them seems to vary depending on factors such as readers' social position or social mobility. I am not claiming that readers who belong to or come from the upper classes are not attached to books as objects, since the majority of all readers are attached to the materiality of books and ascribe to them a particular status: other objects with similar functions (televisions, magazines, digital devices, etc.) are frequently considered less beautiful, less important, less worthy of being owned, and are either less prominent or entirely ignored in respondents' discourse.

However, we do observe that the only respondents who indicated relative detachment from books as objects were those who came from or belong to the upper classes and have significant cultural capital (in particular, educational capital—all of them had five or more years of higher education [*bac+5*]).

“I often have a habit of, when I like a book, I'll tell people about it, because when I know what people read, I also know their taste, sometimes I'll lend or even give them books. I give my books away a lot actually.” (Thibaut, M, 34 years old, employee [but formerly executive], security officer [but previously worked in finance], bac+5, average reader, father head of business, mother housewife.)



Se lit dans les propos tenus ici par Thibaut une désinvolture vis-à-vis de la possession des livres, qui n'implique pour autant pas l'absence d'appétence pour les beaux livres. En revanche, il ne semble pas particulièrement important pour lui de posséder les romans qu'il a lus ou de les exposer chez lui. Que les livres passent de mains en mains quitte à ne jamais lui revenir n'est pas problématique, et s'intègre au contraire à sa manière d'envisager les livres et leur circulation. Chez ce type de lecteur, ayant bénéficié d'une socialisation primaire très favorable au développement de la lecture de romans, la distinction entre le moment de la lecture et l'exemplaire lui ayant servi de support est souvent marquée : le support n'est pas sacralisé et ne revêt finalement pas une grande importance.

À l'inverse, c'est chez les lecteurs et lectrices issu·e·s des classes populaires (qu'il y ait eu mobilité sociale ou non) – et souvent de familles non familières avec le livre et la lecture –, que l'on observe les rapports les plus étroits aux livres comme objets, et que ces derniers sont évoqués ou montrés avec fierté par les enquêté·e·s. Une explication résiderait dans la volonté de garder la trace d'une expérience le plus souvent unique (la lecture d'un livre ne s'opérant généralement qu'une fois), au même titre qu'assister à un spectacle vivant. Posséder le livre, c'est-à-dire le support matériel de l'œuvre littéraire, permet de garder une trace tangible de l'expérience mais aussi de conserver la possibilité, un jour, si l'envie s'en fait sentir, de le reprendre, de le feuilletter, ou même de le relire (et ce malgré la rareté des relectures déclarées). Olivier Vanhée et Christine Détrez nous permettent d'aller plus loin dans cette analyse lorsqu'ils évoquent l'usage du scan et de l'animé comme techniques de défrichage précédant l'achat d'un manga : « acheter le manga permet ainsi de le sélectionner, de l'élire, afin notamment de le relire. C'est ainsi toute l'importance de la possession, de la collection, qui est engagée » (Vanhée & Détrez

Here we may note in Thibaut's words a kind of nonchalance towards owning books, which does not imply a lack of desire for nice editions of books. However, it does not seem particularly important to him to own the books he has read or to display them in his home. It is not a problem for him if his books are passed around, even if they never come back to him—on the contrary, the circulation of books is integral to how he envisions them. For this type of reader, who has benefited from primary socialization highly favourable to reading novels, the distinction between the moment of reading and the copy of the book used is often pronounced: the medium is not seen as sacred and ultimately is of no great importance.

The opposite is true of readers from working-class backgrounds (whether or not they have experienced social mobility), who often come from families where books and reading are not common: with these readers, we observe closer relations to the book-object, and books are evoked or displayed with pride. One explanation for this may lie in a desire to preserve a trace of what is usually a one-time experience (since in general books are read only once), similar to attending a live event. Owning a book—that is, the material medium of a literary work—makes it possible to preserve a tangible trace of the experience, as well as to maintain the possibility of picking it up again one day if the fancy strikes; to flip through it or even read it again (although this is rarely done, according to respondents). Olivier Vanhée and Christine Détrez allow us to deepen this analysis when they discuss manga readers' practice of consulting online scanned copies or watching anime versions before purchasing a manga: "Buying a manga allows one to select it and choose it, in particular, in order to re-read it. Here, the importance of possession and collecting comes into play" (Vanhée & Détrez 2013). While mangas, given their visual aspect and the



2013). Si le manga, par son aspect visuel et la plus grande rapidité de lecture qu'il autorise, se prête peut-être plus à la relecture, la fonction de défrichage de l'offre préalable à l'achat peut valoir pour le roman. Acheter un livre imprimé après l'avoir lu, suite à un emprunt ou en format numérique, reviendrait à le sélectionner parmi la masse des autres livres, et ce faisant, à se constituer en tant que lecteur·rice à même de séparer le bon grain de l'ivraie et de se constituer une bibliothèque de valeur.

« Là j'ai une collection que j'ai, depuis que je l'ai achetée – j'avais 15 ans –, de Zola. Ça ils m'ont suivie. Zola, ça a été mon premier romancier, y'a toute l'œuvre en papier biblique en plus, et ça, je ne m'en séparerai pas. C'est-à-dire que j'ai commencé en poche, donc j'ai lu un peu n'importe comment, mais ça m'a vraiment plu, et quand j'ai eu l'occasion d'acheter cette collection, je l'ai achetée. J'ai fait un crédit et je l'ai achetée. Ils ne sont pas abîmés, je les ai à peine lus. J'avais des fois les poches et c'est vrai que des fois je les ai pas lus comme ça, histoire de pas abîmer tu vois et c'est bête, mais je voulais les avoir quand même. – *Pourquoi c'était important de les avoir quand même ?* Ben, parce que Zola, pour moi, ça ne mérite pas le poche, il fallait une belle collection. D'abord je n'aime pas les livres de poche, ils ont un côté financier. Et le rêve de tout le monde qui aime la lecture, c'est d'avoir une super bibliothèque, quoi. » (Pascale, F, 58 ans, employée, secrétaire, BEP, père maçon, mère femme au foyer, faible lectrice.)

Au besoin de posséder un roman déjà lu, Pascale ajoute ici – dans une optique patrimoniale – celui de le posséder dans une belle édition, quitte à le relire en poche pour ne pas l'abîmer. Relire un roman, garder la trace d'une expérience de lecture, sélectionner parmi l'offre ce qui est digne d'être possédé – et donc s'affirmer en tant que lecteur·rice compétent·e – seraient autant

increased reading speed they allow, perhaps lend themselves more to re-reading, the practice of looking over a work before buying it may also be something readers of novels do. Buying a printed book after having borrowed or read it digitally amounts to selecting it from among the mass of other books available and, in this way, constituting oneself as a reader capable of separating the wheat from the chaff and creating a personal library of value.

“So now, I have a collection that I've had, since I started buying—when I was fifteen—the works of Zola. Those books have stayed with me. Zola, he was my first novelist, I have his complete works on Bible paper, and those, I won't be letting go of those. I started out with paperback copies, I read them kind of any old way, but I really liked them, so when I had the chance to buy this collection, I did. I bought them on credit and I went for it. They're in great condition, I've scarcely read them. Sometimes, I had the paperback versions, and it's true that I haven't always read these copies, so as not to ruin them, and you know, it's stupid, but I wanted to have them anyway. – *Why was it important to have them anyway?* Well, because for me, Zola, his work deserves more than paperbacks, I wanted to have a nice collection. First of all, I don't like paperbacks, they have a commercial aspect. Everyone who loves to read dreams of having a great library, you know.” (Pascale, F, 58 years old, employee, secretary, father builder, mother housewife, infrequent reader.)

Here, Pascale adds to the need to own a book she has already read the need to own a high-quality copy of it—adopting the perspective of a collector—even if this means re-reading a book in paperback in order to keep the nicer copy in good condition. Re-reading a book, preserving the trace of a reading experience, selecting from among all that is available that which is worth owning—and thus



d'arguments en faveur de la possession des livres. Néanmoins, chez les lecteur·rice·s de notre échantillon issu·e·s des classes populaires ou en faisant partie, l'achat manifeste également le souci d'appropriation physique du livre, l'exigence du livre à soi. La possession et l'exposition des livres chez soi sont également la preuve de l'existence de la pratique dans le quotidien et du temps qui leur a été consacré ; elles sont le signe du chemin parcouru, notamment lorsque la pratique de lecture n'a pas été transmise par la famille. En effet, quel objet mieux que le livre, doté du « plus haut pouvoir distinctif », témoignerait aussi bien de la qualité de son/sa propriétaire, notamment lorsque ce·tte dernier·ère a vécu une mobilité sociale ascendante, et présente « le culte de l'effort autodidacte » (Bourdieu 1979a : 320 et 367). On peut avancer l'hypothèse que la volonté de possession des livres s'inscrit dans la recherche – consciente ou inconsciente – de la preuve d'une pratique effective résultant d'un effort. On retrouve ce besoin de rendre visible la pratique chez les élèves de classe préparatoire littéraire désireux·ses de manifester leur conversion à un répertoire et/ou à un mode de lecture (Maridet 2016). En somme, les enquêté·e·s pour qui le développement de la lecture s'est accompagné d'une lutte et qui n'ont été socialisé·e·s que tardivement à la pratique (qu'elle soit professionnelle ou de loisir), ont plus de probabilités de considérer le livre comme un objet au statut particulier, nécessitant donc un soin spécifique, et qui s'expose, d'autant plus que le rendement symbolique des dépenses en matière de livres est plus difficile à trouver dans les conversations qu'ils/elles pourront avoir à leur sujet, contrairement aux publics intellectuels et bourgeois (Bourdieu 1979a, chap. 5) et réside donc davantage dans l'ostentation d'une belle édition ou d'une belle bibliothèque.

showing that one is an experienced or competent reader—these are all arguments in favour of owning books. Nevertheless, among readers who come from or belong to the working class, buying books also manifests the desire to physically appropriate a book, the need to have a copy of one's own. In addition, owning and displaying books in one's home serves as proof of reading as an everyday practice and of the time spent on reading; books are signs of the path taken, in particular when the practice of reading was not transmitted by one's family. What better object than a book, endowed with “the greatest distinctive power,” to testify to the quality of its owner, especially when the owner has experienced upward social mobility, and displays the “cult of autodidactic effort” (Bourdieu 1984: 281 & 351). We may hypothesize that the desire to own books is part of a conscious or unconscious quest to furnish proof of a real practice that has resulted from an effort. We also find this need to show proof of a practice among students in advanced literature classes who seek to display their adoption of a certain curriculum and/or mode of reading (Maridet 2016). In short, those respondents who had to fight to develop a reading practice and who were only belatedly socialized into reading (whether as a professional or recreational practice) are more likely to consider books objects with a particular status, that require special care and are to be displayed—all the more so since, in comparison with intellectual or bourgeois readers, it is harder for them to find a symbolic return on their investment in books in the conversations they have about them (Bourdieu 1984: chapter 5), and thus they are more likely to turn to the ostentation of a high-quality edition or a nice personal library.



### 2.3. Une bibliothèque qui s'expose

Les lecteur·rice·s attaché·e·s à la matérialité du livre – et de fait les plus réticent·e·s à l'idée de lire en numérique – prennent en entretien un certain temps et un certain plaisir à décrire leurs bibliothèques : les livres qui s'y trouvent et la manière dont ils/elles les rangent (ou l'évolution du classement adopté). Ces lecteur·rice·s semblent tirer un grand plaisir du fait d'avoir une bibliothèque à soi et d'y faire des choix d'organisation. Il s'agit majoritairement, à nouveau, des lecteur·rice·s de l'échantillon n'ayant pas hérité du goût ou de la pratique de leur famille et qui, le plus souvent, ne partagent pas leur bibliothèque (qu'ils/elles vivent seul·e·s ou non, et dans ce dernier cas, le/la conjoint·e ne lit le plus souvent pas ou présente un très faible investissement dans l'univers des livres). Ici, le livre incarne, par sa matérialité propre, son rangement et sa mise en valeur, une pratique vécue comme distincte et supérieure aux autres loisirs, et qui exige ou a exigé des efforts pour naître comme pour persister. L'effort et le plaisir consacrés à élaborer leur bibliothèque participent, pour les lecteur·rice·s dont le goût est le moins ancien, du plaisir de découverte de la lecture. Pour celles et ceux qui sont plus avancé·e·s dans leur pratique et ont développé des logiques cultivées à d'autres égards, la bibliothèque incarne une trace de cet effort passé et du chemin parcouru.

Élodie (F, 24 ans, profession intermédiaire, infirmière, bac+3, père chef d'une petite entreprise d'événementiel, mère assistante familiale, faible lectrice), lectrice depuis moins de deux ans, évoque sa rencontre progressive avec les livres et le plaisir qu'elle prend à les voir chez elle : ceux qu'elle va lire (elle en a toujours deux ou trois d'avance), mais surtout ceux qu'elle a lus. Aux personnes de son entourage qui lui demandent pourquoi elle ne les vend pas pour acheter les prochains (elle est majoritairement entourée de non-lecteur·rice·s), elle répond que « c'est peut-être un peu

### 2.3. A Personal Library Meant to be Seen

Those readers who are attached to the materiality of books—and who in fact have the most reservations about reading digitally—took time and pleasure during our interviews to describe their libraries: the books they have and how they are organized (or how their systems of organization evolved). These readers seem to take great pleasure in having their own libraries and in choosing how to organize them. Once again, these were the readers from my sample who did not inherit the taste for or practice of reading from their families, and who, most often, do not share their personal library (whether or not they live alone; if they live with someone, in most cases their spouse does not read or is only marginally invested in the world of books). Here, books—through their specific materiality, their organization, and their showcasing—embody a practice experienced as distinct from and superior to other pastimes, a practice that requires or required an effort to undertake and continue. For those readers whose taste for reading is the most recent, the effort and pleasure of developing a personal library is part of the pleasure of their discovery of reading. For those who are more advanced in their practice of reading, and who have developed logics of cultivation in other areas, their personal library embodies a trace of this past effort and the path they have taken.

Élodie, (F, 24 years old, mid-level professional, nurse, bac+3, father head of a small business, mother family assistant, infrequent reader), who has been a reader for less than two years, described her gradual encounter with books and the joy it gives her to have them in her home: the books she is going to read (she always has two or three lined up), but above all those she has already read. For the most part, she is surrounded by non-readers, and when they ask her why she does not sell her books in order to buy the next ones that she wants to read, she answers, “Maybe



étrange », mais qu'elle préfère les garder. Se lit dans ses propos la volonté d'inscrire le livre dans un temps long, malgré le caractère fugace et non réitéré (*a priori*) de l'expérience de lecture. Ce qui ressort de ce type de discours sur la possession et l'exposition des livres, c'est le statut de l'objet, que les lecteur-riche-s ne savent pas nécessairement qualifier, mais auquel ils/elles s'accordent à attribuer un statut différent des supports de leurs autres loisirs et pratiques. Élodie est le parfait exemple de la faible lectrice évoquée par Joëlle Bahloul, qui, en situation de lecture croissante, possède une « bibliothèque personnelle, placée en position ostentatoire dans la salle de séjour » (Bahloul 1988). Elle possède moins de vingt livres, sa pratique étant trop récente pour qu'elle ait eu le temps d'en accumuler plus (ou de les lire) ; néanmoins elle déclare y prêter un grand soin et y semble très attachée. Dans la possession des livres semble se jouer la construction de son identité de lectrice, et l'importance qu'elle y accorde se lit notamment lorsqu'elle affirme, en parlant des livres exposés au centre de son salon : « Ce sont les livres que j'ai lus, alors j'ai envie qu'ils soient là, c'est comme ça. »

Stéphane (H, 32, cadre, chercheur, doctorat, père militaire, mère femme au foyer, grand lecteur) est, à l'inverse d'Élodie, un lecteur expérimenté. Âgé de 32 ans, il a pendant dix ans fait du « rattrapage ». Enfant, il n'avait pas développé le goût de la lecture et évoluait dans un environnement non lecteur à l'exception de sa mère dont les lectures n'étaient pas des lectures légitimes, mais il a été marqué au lycée par différentes rencontres, notamment avec une petite amie et la famille de celle-ci, qui ont fortement influencé sa « carrière » de lecteur (Darmon 2008 ; Mauger, Poliak, Pudal 2010). Il a par la suite développé un goût pour la lecture de « bons livres » (selon ses termes), accompagné d'un certain mépris pour ce qu'il appelle « les romans de gare ». Il s'intéresse désormais particulièrement aux classiques et aux prix littéraires, déclare lire

it's a bit strange," but that she prefers to keep them. We find in her words the desire to see books as enduring over the long term, despite the fleeting, (in principle) one-time, nature of the reading experience. What emerges from this type of discourse on owning and displaying books is their status as objects, something readers do not necessarily know how to describe, but which they agree sets them apart from the mediums of other recreational activities and practices. Élodie is the perfect example of the kind of infrequent reader described by Joëlle Bahloul: as her reading activity has increased, she has acquired "a personal library, prominently displayed in the living room" (Bahloul 1988). She owns fewer than twenty books, for she is too recent a reader to have accumulated (or read) more; nevertheless, she declares that she takes great care with them, and seems quite attached to them. Her identity as a reader seems to be at stake in owning books, and the importance she gives to them can be observed in particular when she says, referring to the books on display in the centre of her living room: "Those are the books I've read, so I want them to be there, that's just how it is."

Stéphane (M, 32 years old, executive, researcher, PhD, father in the military, mother housewife, frequent reader) is, in contrast to Élodie, an experienced reader. Aged 32, he spent ten years "catching up": as a child, he did not develop a taste for reading, and grew up in a non-reading environment, with the exception of his mother, whose reading would not be considered legitimate. However, he was influenced by various encounters during his high school years, in particular by a girlfriend and her family, who had a strong effect on his reading "career" (Darmon 2008; Mauger, Poliak, Pudal 2010). He then developed a taste for "good books" (in his words), along with a certain contempt for what he calls "airport novels." Nowadays he is particularly interested in the classics and in prize-winning books, and says he reads various genres—but in fact the





différents genres – mais de fait situés dans une littérature très légitime (classiques, littérature contemporaine primée ou appréciée de la critique). Si la pratique de lecture de Stéphane semble au premier regard relever d'une culture lettrée et légitime, on peut néanmoins relever des traces d'une mobilité sociale ascendante (chercheur, il est titulaire d'un doctorat et sa compagne est cadre dans le domaine culturel), et ce jusqu'à sa bibliothèque :

« J'ai une superbe bibliothèque, dont je suis très fier parce que je l'ai construite moi-même, c'est la première chose que j'ai faite quand j'ai emménagé ici. Des livres, on en accumule beaucoup quand on déménage, c'est toujours une plaie de ranger tous ces cartons de livres et les ranger c'est souvent un problème. Moi j'en ai beaucoup donné, beaucoup laissé, et j'avais envie d'une grande bibliothèque, dans laquelle il y ait de la place. Ben il se trouve que j'en ai construit une immense, sur tout un pan de mur, le problème c'est qu'elle s'est remplie entièrement dès le premier jour. » (Stéphane, H, 32 ans, cadre, chercheur, doctorat, père militaire, mère femme au foyer, grand lecteur.)

L'importance de la bibliothèque pour Stéphane se manifeste ici de deux manières : par le soin de réunir tous ses livres dans un espace dédié puis, dans un second temps, par celui de les mettre en valeur dans une belle bibliothèque. Objets à part, les livres nécessitent ici, pour les présenter et les ranger, un autre objet – la bibliothèque – à la hauteur de ce statut particulier.

books he reads all fall into the category of literature considered highly legitimate (classical works, contemporary literature that has won prizes or critical acclaim). While at first glance Stéphane's reading practice may seem to stem from a culture of erudition and legitimacy, nevertheless we may observe traces of upward social mobility (he is a researcher with a doctorate and his partner is an executive in the cultural domain), and this extends to his personal library:

“I have an excellent bookcase and I'm very proud of it because I built it myself, it's the first thing I did when I moved in here. You accumulate a lot of books and when you move it's always a hassle to find room for all those books, and making space for them is often hard. I gave a lot away, I left a lot behind, and I wanted a big library, with lots of room. Well, I built a giant bookcase, it takes up an entire wall, but the problem is that it was full immediately.” (Stéphane, M, 32 years old, executive, researcher, PhD, father in the military, mother housewife, frequent reader.)

The importance Stéphane gives to having a personal library is manifested in two ways: in the care he has taken to gather all his books together in one place, and in the care that has gone into displaying them in a beautiful bookcase. Books are distinct, special objects, and here, in order to arrange and showcase them, they require another object—a bookshelf—that is commensurate with their particular status.



Fig. 2. La mise en scène de son attachement au livre papier comme distinction de soi / The staging of attachment to the paper book as a self-distinction

L'exemple d'un montage abondamment relayé par les lecteur·rice·s sur les réseaux sociaux numériques / The example of a montage abundantly relayed by readers on the socio-digital networks.

Source : capture d'écran d'un [post Twitter](#) / screenshot from a [Twitter post](#)



Ces deux exemples de bibliothèques trouvées chez un lecteur et une lectrice soit en mobilité sociale, soit ayant développé une pratique rare, voire inexistante, dans leur famille d'origine, illustrent la place primordiale accordée aux livres en tant qu'objets, notamment au sein de l'espace domestique, à plus forte raison quand la pratique de la lecture ne s'intégrait pas de façon évidente dans le destin social hypothétique de ces individus.

L'importance accordée au rangement et à l'exposition des livres rend encore une fois difficile le développement d'une pratique de lecture numérique, qui, en plus de modifier le rapport au texte, rend impossible l'exposition de livres chez soi :

« Je comprends l'intérêt d'une liseuse, mais j'ai du mal. Y'a un vrai plaisir tactile à tenir le livre, tourner les pages, et puis à avoir des livres chez soi. C'est d'un triste d'avoir tous ses livres dans une liseuse plutôt que dans une bibliothèque ! »  
(Émilie, F, 31 ans, employée, agent d'exploitation informatique, licence d'archéologie, grande lectrice, père cadre commercial, mère enseignante spécialisée.)

On voit bien que, pour cette catégorie de lecteur·rice·s, l'exposition de livres dans son intérieur et à plus forte raison dans une pièce où l'on reçoit, est constitutive de la pratique de la lecture au point qu'elle ne peut en être soustraite.

Ceci est particulièrement intéressant dans la mesure où pour les grand·e·s lecteur·rice·s n'entretenant pas ce rapport matériel au livre, la lecture numérique permet justement une économie d'espace (Gaudric, Mauger, Zunigo 2016). Différents rapports au livre, trouvant notamment leur fondement dans l'origine et la mobilité sociale des enquêté·e·s, viennent expliquer les inégales représentations adossées au livre, et par extension au livre

These two examples of readers' home libraries—readers who are either experiencing social mobility or who have developed a practice that is rare or non-existent in their original family environment—illustrate the great importance given to books as objects, in particular within the domestic space, especially when it was not obvious that the practice of reading would become part of these individuals' social destiny.

The emphasis placed on organizing and displaying books makes developing a practice of digital reading difficult: such a practice would both modify readers' relation to texts and make it impossible for them to display their books in their home:

“I see why people like e-readers, but I have a hard time with them. There's a real tactile pleasure in holding a book, turning the pages, and in having books at home. It's sad to have all your books on an e-reader instead of on a bookcase!”  
(Émilie, F, 31 years old, employee, computer technician, BA in archaeology, father business executive, mother special education teacher, frequent reader.)

We see clearly that for this category of reader, displaying books in the home—and especially in a room where guests are received—is constitutive of the practice of reading, so much so that it cannot be separated from it.

This is particularly interesting given that for frequent readers who do not have such a strong material attachment to books, digital reading is seen as attractive precisely because it allows one to save space (Gaudric, Mauger, Zunigo 2016). Variations in the representations associated with books—and by extension, with digital books—can be explained by readers having different relations to books on the basis of their social background and mobility. In the context



numérique. Dans ce contexte d'une lecture fortement associée au papier dans l'expérience sensorielle qui en découle, et d'un lectorat très attaché à la possession et à l'exposition des livres – en particulier les lecteur·rice·s issu·e·s des classes les plus populaires de l'échantillon –, la lecture numérique peine, malgré sa praticité, à s'intégrer aux pratiques de lecture existantes.

### **3. L'inégale répartition des pratiques de lecture numérique**

D'un côté se lisent donc des représentations positives associées à la lecture numérique, et de l'autre, de profondes réticences. La lecture numérique présentant en effet aux yeux des lecteur·rice·s interrogé·e·s un certain nombre d'avantages et d'inconvénients, il convient d'interroger les conditions requises pour qu'un·e lecteur·rice puisse développer une pratique de lecture numérique, puis de resituer cette dernière dans l'ensemble des pratiques de lecture de romans.

Tout d'abord, il apparaît dans l'enquête que seul·e·s de grand·e·s lecteur·rice·s sont doté·e·s de liseuses, qu'ils/elles aient été à l'initiative de son achat ou que leur entourage, du fait de l'intensité de leur pratique, les en ait équipé·e·s. Ces grand·e·s lecteur·rice·s de romans équipé·e·s de liseuses (qui sont aussi les plus grand·e·s utilisateur·ice·s des systèmes de recommandation littéraire en ligne) correspondent à deux profils.

Le premier type est constitué par des lecteur·rice·s très familier·ère·s du livre mais ne présentant pas les formes d'attachement à l'objet-livre précédemment évoquées. Ce sont plus généralement des lecteur·rice·s héritier·ère·s (Bourdieu & Passeron 1964 ; Bourdieu 1979b) : ils/elles n'ont pas vécu de mobilité sociale, n'ont pas eu à conquérir de vive lutte leur pratique de la lecture ni à acquérir

of strong associations of reading with paper, and with the sensory experience that goes along with it, and a readership particularly attached to owning and displaying books—especially readers from working-class backgrounds—it is difficult for digital reading, in spite of its practicality, to be integrated into existing reading practices.

### **3. The Unequal Distribution of Practices of Digital Reading**

We find, on the one hand, positive representations of digital reading and, on the other, strong hesitation about it. Given that digital reading presents a certain number of advantages and disadvantages in the eyes of the readers I studied, it is worth examining under what conditions a reader will develop a practice of digital reading, and to situate this practice within the larger context of practices of novel reading.

First, it appears from my survey that only frequent readers own e-readers: they may have bought one for themselves, or have been gifted one by a friend or family member on account of the extent of their practice. These readers fit two profiles.

The first are readers who are very familiar with the world of books and reading but do not have the kinds of attachment to books as objects I have described. In general, they are “inheritors” of reading (Bourdieu & Passeron 1979; Bourdieu 1979): they have not experienced upward mobility and have not had to fight for their practice of reading or acquire their literary cultural capital by



par un travail de « rattrapage » leur capital culturel littéraire. Or, pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, « l'essentiel de l'héritage culturel se transmet de façon plus discrète et plus indirecte et même en l'absence de tout effort méthodique et de toute action manifeste. C'est peut-être dans les milieux les plus "cultivés" qu'il est le moins besoin de prêcher la dévotion à la culture ou de prendre en main, délibérément, l'initiation à la pratique culturelle » (Bourdieu & Passeron 1964). Cette « persuasion clandestine » est la plus à même de faire naître, chez les enfants des classes supérieures, un goût pour la lecture et une disposition à entretenir cette pratique pendant l'adolescence ou à la reprendre à l'âge adulte. La posture de ces lecteur-rice-s vis-à-vis de la lecture leur permet ainsi de développer, comme nous l'avons évoqué précédemment, une certaine désinvolture à l'égard de l'objet-livre.

On observe ce rapport au livre chez Aurélie, dont les deux parents sont lecteurs, et qui lit depuis l'enfance sans apparente discontinuité. Son rapport à la lecture s'ancre dans une pratique familiale, sous la forme de moments de lecture solitaires et de temps de discussion avec les autres femmes de la famille. Il ne s'agit pas d'un rapport savant ou légitime à une littérature « d'auteur », mais d'une pratique quotidienne, vécue comme une évidence et intégrée à la sphère familiale et à l'environnement ordinaire :

« Ils sont pas vraiment rangés en fait : c'est un peu fouillis. Y'en a qui me servent de table. Mais j'en prends soin, je veux pas les abîmer ou quoi, mais ils traînent un peu partout. J'ai pas de bibliothèque. » (Aurélie, F, 21 ans, employée, accueil relation clients, baccalauréat, lectrice moyenne, parents informaticiens.)

making an effort to "catch up." To quote Bourdieu and Passeron: "the essential part of a cultural heritage is passed on more discreetly and more indirectly, and even in the absence of any methodical effort or overt action. It is perhaps in the most 'cultivated' backgrounds that there is least need to preach devotion to culture or deliberately to undertake initiation into cultural practices" (Bourdieu & Passeron 1979: 20). Among the children of the upper classes, this kind of "underground persuasion" is the most apt to create a taste for reading and a disposition to either maintain the practice through adolescence, or to return to it as an adult. The attitude of these readers towards reading allows them to develop, as I have mentioned, a certain kind of nonchalance with respect to books as objects.

We can observe such a nonchalant relationship to books as objects in Aurélie, both of whose parents are readers, and who has read since childhood without any apparent discontinuity. Her relationship to reading is anchored in a family practice: moments of solitary reading are interspersed with time spent discussing books with other women in her family. This is not an intellectual or "legitimate" relationship to a literature written by prestigious authors, but an everyday practice, something taken for granted and integrated into the family sphere and the ordinary environment:

"They [her books] aren't really organized actually; they're a bit jumbled. I use some of them as a table. I take care of them, I don't want to ruin them, but they're all over the place. I don't have a bookcase." (Aurélie, F, 21 years old, employee, reception/customer relations, bac, average frequency reader, parents computer scientists.)



Ces propos d'Aurélie illustrent bien le rapport entretenu par des lecteur·rice·s de romans ayant grandi dans des environnements fortement livresques, pour reprendre la formule de François de Singly (Singly 1989). Aurélie ne dédie pas nécessairement à ses livres un endroit précis et peut même être amenée à les utiliser comme meubles d'appoint (donc à leur donner temporairement une autre fonction que la leur et à les défaire de leur dimension symbolique). Tout indique en effet, chez les lecteur·rice·s ayant bénéficié d'une socialisation familiale favorable au développement de ce rapport au livre et pour lesquels la lecture est un loisir solidement ancré depuis l'enfance, que la pratique de la lecture se joue plus symboliquement que matériellement : de l'ordre de l'immatériel, cette culture du livre ne nécessite pas d'être exposée *via* une bibliothèque dans un salon (ce qui n'empêche pas qu'elle puisse l'être). Selon Bourdieu, « ceux que l'on tient pour distingués ont le privilège de n'avoir pas à s'inquiéter de leur distinction » (Bourdieu 1979a chap. 4), et la possession des livres ne nécessite pas pour eux une exposition rendant visible un soi lecteur. Ce rapport au stockage et à l'exposition des livres n'est pas sans rappeler certains profils présentés dans l'enquête de Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal, notamment celui d'un couple de professeurs de lettres :

Dans un pavillon où l'on dénombre environ trois mille volumes, un inventaire exhaustif était exclu. [...] Le salon est plutôt consacré aux « beaux-livres » (*i.e.* livres de grand format et livres reliés) : livres d'art et d'histoire de l'art ; livres sur le cinéma et sur l'opéra ; œuvres complètes de certains auteurs (Jules Verne) ; une collection de romanciers russes achetés à l'époque de l'école normale, etc. La chambre d'amis accueille des romans (principalement des livres de poche), des romans policiers, par exemple, mais aussi une littérature « inactive », liée à des périodes aujourd'hui révolues de leurs

Aurélie's words illustrate the relationship that novel readers who grew up in "heavily bookish" environments (Singly 1989) have with books. Aurélie does not have a dedicated spot for her books and sometimes even uses them as extra furniture (thus temporarily giving them a different function and undoing their symbolic dimension). It seems that among readers who benefitted from family socialization favourable to developing this type of relationship with books, and for whom reading has been rooted in their lives as a pastime since childhood, the practice of reading plays out more symbolically than materially. Because it is immaterial, this culture of books does not need to be displayed on a bookcase in a living room (although it may be). As Bourdieu says, "Those who are held to be distinguished have the privilege of not worrying about their distinction" (Bourdieu 1984: 249), and owning books does not mean that they find it necessary to display them in such a way as to make themselves visible as readers. This type of relationship to storing and displaying books is similar to some of the profiles found in the Mauger, Poliak, and Pudal's study, in particular, the profile of two married literature professors:

In a home containing around three thousand volumes, an exhaustive inventory would be impossible... the living room is mostly dedicated to 'coffee table books' (*i.e.*, large format and hardcover books): books on art and art history, books on cinema and opera; the complete works of certain authors (Jules Verne); a collection of Russian novels bought when the couple were at graduate school, etc. The guest room contains novels (mostly paperback editions), detective novels, for example, as well as 'inactive' literature connected to bygone eras in the couple's trajectories (in particular,



itinéraires (en particulier la littérature politique des années soixante-dix). La chambre-bureau recèle l'ensemble des ouvrages qu'ils utilisent, soit dans leur métier d'enseignant, soit en vue de préparer les concours internes de l'Éducation nationale, soit, pour Paul, pour ses recherches. Les meubles bibliothèques sont hétérogènes : achetés au fur et à mesure des besoins, ils sont généralement en bois blanc, peu coûteux, et n'ont fait l'objet d'aucun investissement particulier. (Mauger, Poliak, Pudal, 2010 : 242.)

Ce couple d'enseignant·e·s présente, dans ses modalités de rangement des livres, un rapport très relâché à l'objet-livre : la pratique quotidienne et intensive donne lieu à la possession de livres nombreux, relevant de genres très divers, qui occupent l'ensemble de la maison. Mais on ne trouve pas d'ostentation dans la manière dont les livres sont présentés, avec un mobilier peu coûteux, et auquel leurs propriétaires ne semblent pas attaché·e·s. Ce sont ces types de rapports au livre que l'on retrouve majoritairement chez les lecteur·rice·s de l'échantillon ayant une pratique de lecture numérique, bien qu'un faible attachement à la matérialité ne suffisse pas à faire naître une telle pratique.

Ces lecteur·rice·s sont tous fortement doté·e·s en capital scolaire (la majorité d'entre elles et eux, au sein de l'échantillon, sont au moins titulaires d'un bac+5). Ce sont plus souvent des femmes (de toute façon majoritaires chez les grands lecteurs et lectrices de romans) et des lecteur·rice·s omnivores (Peterson 2004 ; Coulangeon 2011), qui multiplient non seulement les registres mais également les canaux d'information sur les livres. En résumé il s'agit des lecteur·rice·s lisant le plus – tant en fréquence qu'en nombre et en diversité –, consommant le plus la prescription littéraire – et ce, sous des formes diversifiées –, lisant sur papier comme au format numérique, et s'approvisionnant de différentes

political literature from the 1970s). The bedroom-office has all the books they currently use, either in their work as teachers, or in preparing for internal examinations within the national education system, or, in the case of Paul, for research. The bookcases are all different, purchased separately over time as needed, they are mostly white wood, low-cost, and are not the object of any particular attachment. (Mauger, Poliak, Pudal 2010: 242.)

In terms of how they arrange their books, this couple, both teachers, presents a very relaxed relationship to book-objects: their daily, intense practice of reading means that they own many books of many different genres, which take up the entirety of the house. But the books are not displayed with any ostentation; they are housed on low-cost bookcases, to which the couple seems not to be very attached. This is the type of relation to books we mostly find among readers who have practices of digital reading—although having a weak attachment to the materiality of books is not enough on its own to give rise to such a practice.

This type of digital reader is rich in educational capital (within the sample group, most of them had at least a bac+5 degree). They are mostly women (who in general make up the majority of frequent novel readers) and are omnivorous readers (Peterson 2004; Coulangeon 2011), who read across multiple registers and use multiple channels to gather information about books. In short, these are the readers who read the most—in terms of number, frequency and diversity—who consume book recommendations, in various forms, the most, who read both paper and digital formats, and who acquire books in many different ways (buying in bookstores, either new or used, buying online, downloading, borrowing them from others, checking



manières (achat en librairie, achat en ligne, téléchargement, achat d'occasion, emprunt à des tiers, emprunt en bibliothèques, etc.). Ces lecteur·rice·s omnivores ne le sont donc pas qu'au titre de leurs préférences littéraires mais également à celui des modalités de leurs pratiques de lecture. La lecture numérique, en ce sens, n'est qu'une variation supplémentaire d'une pratique déjà très diversifiée.

Le second profil d'utilisateur·ice·s d'une liseuse (quoique moins nombreux que le précédent dans l'échantillon) est constitué par des lecteur·rice·s de littératures de « genre » (policier, historique, science-fiction, *fantasy*, sentimental) – et particulièrement de littératures de l'imaginaire. Bien que les contours des littératures « de genre » soient relativement flous (Collovald & Neveu 2013 ; Hommel 2017), et que le recours à cette catégorie pose de nombreux problèmes d'ordre méthodologique (Parmentier 1986), elle permet néanmoins une bonne compréhension des pratiques en fonction des goûts déclarés par les enquêté·e·s.

L'enquête Ipsos pour le CNL révèle à cet égard que 54 % des lecteur·rice·s de romans de science-fiction interrogé·e·s déclarent lire en numérique, contre 24 % de l'ensemble des lecteur·rice·s (Ipsos/CNL 2019). Ces données accompagnent les résultats de l'enquête qualitative qui témoignent de pratiques de lecture numérique chez certain·e·s des lecteur·rice·s « de genre » (littératures de l'imaginaire et policier principalement). Nous pouvons avancer deux explications au développement d'une pratique de lecture numérique chez ces lecteur·rice·s. D'abord, les enquêtes portant sur les publics des littératures de l'imaginaire indiquent qu'ils/elles sont plus jeunes et plus technophiles que d'autres profils de lecteur·rice·s (Hommel 2017).

them out from libraries, etc.). These omnivorous readers are thus omnivorous not only in terms of their literary preferences but also in terms of the modalities of their reading practice. Digital reading is but one variant in an already highly diversified practice.

The second type of e-reader user (less frequent in my sample group) is made up of readers of “genre fiction” (detective novels, historical fiction, science fiction, fantasy, romance novels)—and especially speculative fiction. Although the definition of “genre fiction” is relatively fluid (Collovald & Neveu 2013; Hommel 2017), and using this category poses numerous methodological problems (Parmentier 1986), it nevertheless allows us to understand practices on the basis of respondents' stated tastes.

The survey conducted by Ipsos for the CNL shows that 54% of science fiction readers said they read digitally, compared with 24% of readers overall (Ipsos/CNL 2019). These data were accompanied by a qualitative study showing that practices of digital reading are common among certain readers of “genre fiction” (in particular speculative fiction and detective novels). We may propose two possible explanations for the development of digital reading practices among these readers. First, studies of readers of speculative fiction indicate that they are younger and more tech-savvy than other readers (Hommel 2017). Second, these readers are more likely to read books as soon as they come out in their original countries of publication (English-speaking countries for the most part). Digital reading—along with purchasing paper copies online—is a way of accessing these works immediately.





D'autre part, ils/elles liraient plus fréquemment les romans au fur et à mesure de leur parution dans leurs pays de publication originale (anglo-saxons le plus souvent). La lecture numérique apparaît avec l'achat en ligne de livres imprimés comme un moyen d'accès immédiat à ces productions.

« Le dernier Robin Hobb qui est sorti... Quand y'a vraiment des livres comme ça que je lis, je les télécharge en anglais quand ils sortent et puis, comme ça, ça me fait travailler mon anglais. Et puis ça faisait longtemps que je l'attendais, donc au moins comme ça, j'ai pas... Je l'ai tout de suite quoi ! » (Aurélie, F, 21 ans, employée, accueil relation clients, baccalauréat, lectrice moyenne, parents informaticiens.)

Cette stratégie d'achat s'inscrit dans une pratique de lecture décrite comme addictive, la publication des romans en plusieurs tomes (dans une logique sérielle) favorisant attente et sentiment d'urgence chez les lecteur·rice·s (Paquienséguy 2015).

Les possibilités offertes par le numérique évoquées précédemment – accéder à une offre plus abondante, et ce immédiatement, éviter les interactions avec des professionnels du livre ou des regards extérieurs portés sur ses lectures – trouvent particulièrement leur sens pour les lecteur·rice·s de « genre » dont les modalités de la pratique rendent ces qualités plus appréciables.

Enfin, il convient de préciser que lorsque les représentations positives associées à la praticité du numérique ont rencontré chez les lecteur·rice·s des dispositions permettant le développement d'une telle pratique, la lecture numérique ne se substitue pas pour autant à la lecture papier. Selon l'enquête pour le CNL évoquée précédemment, 23 % des lecteur·rice·s cumulent lecture papier et

“The latest Robin Hobb to come out... When there are books like that, I read, I download them in English as soon as they come out and then, that way, I practise my English. And I've been waiting a long time, so at least this way, I don't have to... I get it right away!” (Aurélie, F, 21 years old, employee, reception/customer relations, bac, average frequency reader, parents computer scientists.)

This way of accessing books is part of a reading practice described as addictive, with the publication of multi-volume novels (series) increasing readers' impatience and feelings of urgency (Paquienséguy 2015).

The possibilities offered by the digital format that I have already discussed (access to more works, immediate access, avoidance of interaction with bookstore employees and others who might judge one's choice of reading material) are particularly meaningful for readers of “genre fiction”: the modalities of their reading practice make these qualities especially valuable.

Finally, it should be specified that when positive representations of the practicality of digital reading were combined with a disposition that allowed readers to develop a digital reading practice, digital reading did not replace reading on paper. According to the CNL survey cited above, 23% of readers combined paper and digital reading (whereas just 1% of readers read only digitally), and



lecture numérique (alors que seulement 1 % des lecteur·rice·s ne lisent qu’au format numérique), et ces dernier·ère·s déclarent lire en moyenne dans l’année dix-sept livres papier contre quatre livres numériques (Ipsos/CNL 2019). Non seulement les lecteur·rice·s disposant d’une liseuse continuent à lire sur papier mais ils/elles associent souvent au format numérique des lectures auxquelles ils/elles accordent une moindre importance.

Cette faible valeur symbolique attribuée aux livres lus au format numérique – et qui se retrouve dans l’enquête de Gaudric, Mauger, Zunigo (2016) – achève de marquer, même chez les lecteur·rice·s moins attaché·e·s au livre comme objet et passé·e·s à la lecture numérique, la domination, pratique et symbolique, du papier. Le genre littéraire des livres influencerait à la fois leur support de lecture et leur circulation. Moins le genre est légitime, comme c’est le cas pour le roman sentimental (Péquignot 1991), plus il serait facile de lire les livres en numérique, tout comme de s’en séparer (en les donnant ou en les prêtant), puisqu’ils ne « mériteraient » pas – même aux yeux de lecteur·rice·s ayant une appétence pour ce genre –, le statut de livres à conserver. On trouve déjà cette idée chez Joëlle Bahloul, pour qui « la liquidation des ouvrages opère une sélection des livres par le genre, par l’auteur ou par la forme éditoriale : les *Harlequin* et autres romans sentimentaux et policiers, édités en collection de poche et qui disposent d’une valeur matérielle et culturelle très faible – genre et auteur “illégitimes”, esthétique minorée – ne sont pas conservés dans les stocks privés des lecteurs » (1988). La littérature de « genre » serait alors celle qui circulerait le plus facilement, sans réelle crainte de perte ou de détérioration de l’objet-livre. Puisqu’elle suscite moins l’attachement au livre comme objet, elle est également celle qui se donne le plus facilement à lire en numérique.

these readers stated that they read on average seventeen paper books and four digital books per year (Ipsos/CNL 2019). Not only did readers with e-readers continue to read on paper, but they often associated the digital format with reading they deemed less important.

This lesser symbolic value given to books read digitally—which is also found in the study by Gaudric, Mauger, Zunigo (2016)—represents an ultimate indicator of the practical and symbolic dominance of the paper format, even among the readers least attached to books and objects and who have already transitioned to digital reading. Literary genre influences both the medium on which books are read and how they circulate. The less legitimate the genre is—for example, romance novels (Péquignot 1991)—the easier it is to read them digitally, and to separate oneself from them (either by giving them away or lending them out), since they do not “deserve” the status of books to be kept—even in the eyes of readers who like that genre. Joëlle Bahloul observed this in 1988, writing that “readers select which books to get rid of on the basis of genre, author, and editorial format: Harlequins<sup>7</sup> and other romance and detective novels, published as paperbacks and bearing scant material and cultural value—the genre and author are ‘illegitimate,’ the aesthetic is undervalued—are not kept in readers’ private stocks” (1988). “Genre fiction” thus circulates most easily, without readers being afraid of loss or deterioration of the book-object. Since this type of work sparks less attachment to the book as an object, it lends itself most easily to digital reading.

---

7. Romance novels published by the Canadian publishing house Harlequin.



Ainsi, bien que fortement associée à des qualités pratiques par les lecteur·rice·s de romans (facilité d'accès aux œuvres, faible poids, possibilité de transporter un grand nombre de romans, téléchargement immédiat, etc.), la lecture numérique peine à se développer chez ces dernier·ère·s. Nous avons dans cet article identifié comme facteur explicatif à ce décalage un attachement matériel au livre, se jouant dans l'expérience sensorielle de lecture sur papier ainsi que dans le besoin déclaré de posséder et d'exposer les livres au sein de l'espace domestique.

Lorsque les représentations positives associées au numérique se transforment en pratiques effectives, elles ne concernent pas également tou·te·s les lecteur·rice·s. Bien que l'attachement au livre comme objet soit présent dans l'ensemble de l'échantillon, les lecteur·rice·s issu·e·s des classes supérieures, ayant bénéficié d'une socialisation familiale favorable au développement de la lecture et fortement doté·e·s en capital culturel, sont plus susceptibles d'avoir développé un moindre attachement à l'objet-livre permettant l'usage de supports numériques. Nous avons également observé des formes de pratiques de lecture numérique chez les lecteur·rice·s d'une littérature dite de « genre », dont les qualités du livre numérique rencontrent les besoins de façon plus marquée.

La lecture numérique, en matière de romans, ne concerne donc pas l'ensemble du lectorat. Même chez les lecteur·rice·s concerné·e·s, elle ne se substitue pas à la lecture au format papier, qui reste le support privilégié, et notamment pour les romans les plus légitimes.

Emmanuelle Guittet  
Centre de recherche sur les liens sociaux ([Cerlis](#)) – LabEx Industries culturelles  
et création artistique ([ICCA](#))

Thus, although readers of novels strongly associate digital reading with practical qualities (ease of access, light weight, ability to carry a large number of books at once, immediate downloading), they are slow to develop practices of digital reading. In this article, I have identified material attachment to books as a factor explaining this lag. This attachment is at play in the sensory experience of reading on paper as well as in readers' declared need to own and display books in their homes.

Some readers are more likely than others to allow the positive representations associated with digital reading to lead to actual practices of digital reading. Although attachment to books as objects was present in the entire sample group, readers from higher classes, who have been socialized into reading by their families and endowed with a wealth of cultural capital, were more likely to have developed a weaker attachment to book-objects, leading them to turn to digital formats. We have also observed practices of digital reading among readers of "genre fiction": here, the qualities of digital books match readers' needs in the most pronounced way.

As we have seen, not all readers of novels read digitally. Even those who do have not replaced reading on paper with digital reading, and paper remains the favoured format, in particular for novels considered to be the most legitimate.

Emmanuelle Guittet  
Centre de recherche sur les liens sociaux ([Cerlis](#)) – LabEx Industries culturelles  
et création artistique ([ICCA](#))



## Références bibliographiques

- BAHLOUL Joëlle (1988). *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*. Paris, France, Bibliothèque publique d'information.
- BARBIER Frédéric (2013) [2000]. *Histoire du livre en Occident*. Paris, Armand Colin.
- BÉLISLE Claire (dir.) (2004). *La Lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib.
- BENJAMIN Walter (2011) [1935]. *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Paris, Allia.
- BOURDIEU Pierre (1979a). *La Distinction : critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.
- BOURDIEU Pierre (1979b). « Les trois états du capital culturel ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30 : 3-6.
- BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude (1964). *Les Héritiers : les étudiants et la culture*. Paris, Minuit.
- CHABAULT Vincent (2013). *Librairies en ligne : sociologie d'une consommation culturelle*. Paris, Presses de Sciences Po.
- CHARTIER Roger & CAVALLLO Guglielmo (dir.) (2001). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil.
- COLLOVALD Annie & NEVEU Erik (2013). *Lire le noir : enquête sur les lecteurs de récits policiers*. Réed. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- COULANGEON Philippe (2011). *Les Métamorphoses de la distinction*. Paris, Grasset.
- DARMON Muriel (2008). « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation ». *Politix*, 82 : 149-167.
- DÉTREZ Christine & VANHÉE Olivier (2013). *Les Mangados : lire des mangas à l'adolescence*. Paris, Bibliothèque publique d'information.

## References

- BAHLOUL Joëlle (1988). *Lectures précaires: étude sociologique sur les faibles lecteurs*. Paris, France, Bibliothèque publique d'information.
- BARBIER Frédéric (2013) [2000]. *Histoire du livre en Occident*. Paris, Armand Colin.
- BÉLISLE Claire (ed.) (2004). *La Lecture numérique: réalités, enjeux et perspectives*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib.
- BENJAMIN Walter (2011) [1935]. *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Paris, Allia.
- BOURDIEU Pierre (1979). "Les trois états du capital culturel." *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30: 3-6.
- BOURDIEU Pierre (1984). *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste*. English translation by Richard Nice. Cambridge, Harvard University Press.
- BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude (1979) [1964]. *The Inheritors: French Students and their Relations to Culture*. English translation by Richard Nice. Chicago, University of Chicago Press.
- CHABAULT Vincent (2013). *Librairies en ligne: sociologie d'une consommation culturelle*. Paris, Presses de Sciences Po.
- CHARTIER Roger & CAVALLLO Guglielmo (eds.) (2001). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil.
- COLLOVALD Annie & NEVEU Erik (2013). *Lire le noir: enquête sur les lecteurs de récits policiers*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- COULANGEON Philippe (2011). *Les Métamorphoses de la distinction*. Paris, Grasset.
- DARMON Muriel (2008). "La notion de carrière: un instrument interactionniste d'objectivation." *Politix*, 82: 149-167.
- DÉTREZ Christine & VANHÉE Olivier (2013). *Les Mangados: lire des mangas à l'adolescence*. Paris, Bibliothèque publique d'information.



DONNAT Olivier (2009). *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*. Paris, La Découverte.

GAUDRIC Paul, MAUGER Gérard, ZUNIGO Xavier (2016). *Lectures numériques : une enquête sur les grands lecteurs*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib.

GENETTE Gérard (2002) [1987]. *Seuils*, Paris, Seuil.

GOSSIN Pascale (2004). « Le manuel numérique ». In BÉLISLE Claire (dir.), *La Lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib.

HOMMEL Élodie (2017). *Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire*. Thèse de doctorat en sociologie. Lyon, École normale supérieure.

KARPIK Lucien (2007). *L'Économie des singularités*. Paris, Gallimard.

LAHIRE Bernard (2011). « La lente dévaluation des formes culturelles littéraires et artistiques ». In EVANS Christophe (dir.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet : livre, presse, bibliothèques*. Paris, Cercle de la librairie : 15-26.

LÉVY Clara (2015). *Le Roman d'une vie : les livres de chevet et leurs lecteurs*. Paris, Hermann.

MARIDET Morgane (2016). *La Khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire*. Thèse de doctorat en sociologie. Paris, Sorbonne Paris Cité.

MAUGER Gérard, POLIAK Claude, PUDAL Bernard (2010) [1999]. *Histoires de lecteurs*. Broissieux, Éditions du Croquant.

MELOT Michel (2004). « [Le livre comme forme symbolique. Conférence dans le cadre de l'Institut d'histoire du livre](#) ». [Consulté le 31 octobre 2017.]

DONNAT Olivier (2009). *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*. Paris, La Découverte.

GAUDRIC Paul, MAUGER Gérard, ZUNIGO Xavier (2016). *Lectures numériques: une enquête sur les grands lecteurs*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib.

GENETTE Gérard (1997) [1987]. *Paratexts: Thresholds of Interpretation*. English translation by Jane E. Lewin. Cambridge, Cambridge University Press.

GOSSIN Pascale (2004). «Le manuel numérique.» In BÉLISLE Claire (ed.), *La Lecture numérique: réalités, enjeux et perspectives*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib.

HOMMEL Élodie (2017). *Lectures de science-fiction et fantasy: enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire*. PhD dissertation, Sociology. Lyon, École normale supérieure.

KARPIK Lucien (2007). *L'Économie des singularités*. Paris, Gallimard.

LAHIRE Bernard (2011). «La lente dévaluation des formes culturelles littéraires et artistiques.» In EVANS Christophe (ed.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet: livre, presse, bibliothèques*. Paris, Cercle de la librairie: 15-26.

LÉVY Clara (2015). *Le Roman d'une vie: les livres de chevet et leurs lecteurs*. Paris, Hermann.

MARIDET Morgane (2016). *La Khâgne, un nouveau chapitre: élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire*. PhD dissertation, Sociology. Paris, Sorbonne Paris Cité.

MAUGER Gérard, POLIAK Claude, PUDAL Bernard (2010) [1999]. *Histoires de lecteurs*. Broissieux, Éditions du Croquant.

MELOT Michel (2004). «[Le livre comme forme symbolique. Conférence dans le cadre de l'Institut d'histoire du livre.](#)» [Accessed on 31 October 2017.]



OBSERVATOIRE DE L'ÉCONOMIE DU LIVRE (2018). Économie du livre. Le secteur du livre : *chiffres-clés 2016-2017*. Paris, Ministère de la Culture.

PAQUIENSEGUY Françoise (2015). « Usages et consommation d'ebooks en France. Comment aborder le sujet ». In PIROLI Fabrice (dir.). *Le Livre numérique au présent : pratiques de lecture, de prescription et de médiations*. Dijon, Éditions Universitaires de Dijon :13-33.

PARMENTIER Patrick (1986). « Les genres et leurs lecteurs ». *Revue française de sociologie*, 27(3) : 397-430.

PÉQUIGNOT Bruno (1991). *La Relation amoureuse : analyse sociologique du roman sentimental moderne*. Paris, L'Harmattan.

PETERSON Richard (2004). « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives »/« The Shift toward Omnivorous Tastes : Ideas, Evidence, and Prospects ». *Sociologie et sociétés*, 36 : 145-164.

ROBIN Christian (2016). *Les Livres dans l'univers numérique*. Paris, La Documentation française.

SINGLY François (DE) (1989). *Lire à 12 ans : une enquête sur les lectures des adolescents*. Paris, Nathan.

VAN CUYCK Alain & BÉLISLE Claire (2004). « [Pratiques de lecture et livres électroniques](#) ». In BÉLISLE Claire (dir.). *La Lecture numérique. Réalités, enjeux et perspectives*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib, « Référence » :75-101.

VINCENT GÉRARD Armelle & PONCET Julie (2019). *Synthèse – Les Français et la lecture*. Paris, Ipsos pour le CNL.

OBSERVATOIRE DE L'ÉCONOMIE DU LIVRE (2018). Économie du livre. Le secteur du livre: *chiffres-clés 2016-2017*. Paris, Ministère de la Culture.

PAQUIENSEGUY Françoise (2015). “Usages et consommation d'ebooks en France. Comment aborder le sujet.” In PIROLI Fabrice (ed.). *Le Livre numérique au présent: pratiques de lecture, de prescription et de médiations*. Dijon, Éditions Universitaires de Dijon: 13-33.

PARMENTIER Patrick (1986). “Les genres et leurs lecteurs.” *Revue française de sociologie*, 27(3): 397-430.

PÉQUIGNOT Bruno (1991). *La Relation amoureuse: analyse sociologique du roman sentimental moderne*. Paris, L'Harmattan.

PETERSON Richard (2004). “Le passage à des goûts omnivores: notions, faits et perspectives”/“The Shift toward Omnivorous Tastes: Ideas, Evidence, and Prospects.” *Sociologie et sociétés*, 36: 145-164.

ROBIN Christian (2016). *Les Livres dans l'univers numérique*. Paris, La Documentation française.

SINGLY François (DE) (1989). *Lire à 12 ans: une enquête sur les lectures des adolescents*. Paris, Nathan.

VAN CUYCK Alain & BÉLISLE Claire (2004). “[Pratiques de lecture et livres électroniques](#)”. In BÉLISLE Claire (ed.). *La Lecture numérique. Réalités, enjeux et perspectives*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib, « Référence »: 75-101.

VINCENT GÉRARD Armelle & PONCET Julie (2019). *Synthèse—Les Français et la lecture*. Paris, Ipsos for CNL.